Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

	Coloured covers / Couverture de couleur		Coloured pages / Pages de couleur			
	Covers damaged / Couverture endommagée		Pages damaged / Pages endommagées			
	Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée		Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées			
	Cover title missing / Le titre de couverture manque		Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées			
	Coloured maps / Cartes géographiques en couleur		Pages detached / Pages détachées			
			Showthrough / Transparence			
	Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)	V	Quality of print varies <i>i</i> ' Qualité inégale de l'impression			
	Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur		Includes supplementary materials /			
	Bound with other material / Relié avec d'autres documents		Comprend du matériel supplémentaire			
	Only edition available / Seule édition disponible		Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / II se peut que			
	Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.		certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.			
.,	Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.					

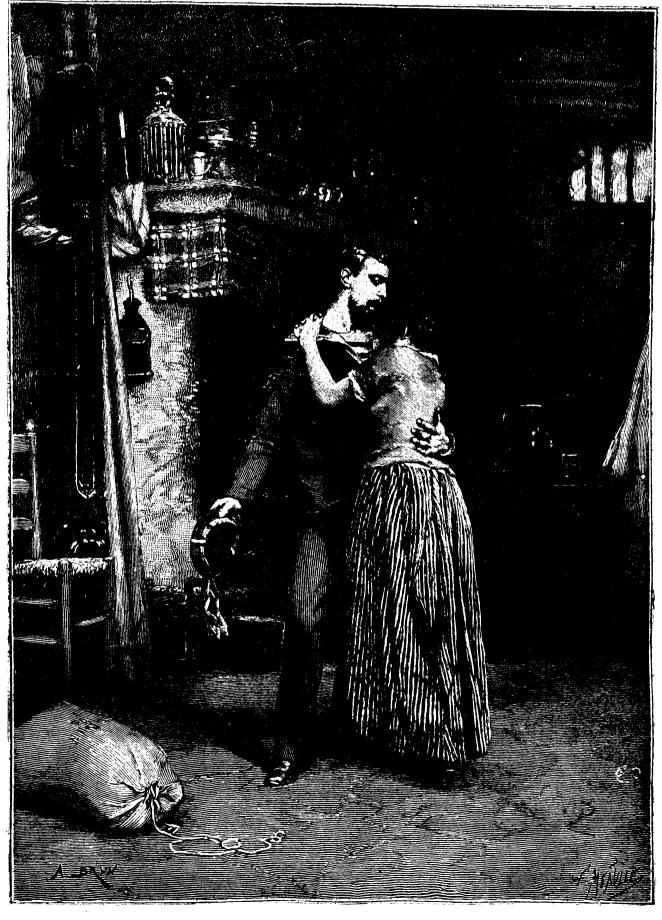
LE MONDE ILLUSTRÉ

Sème année, No 129-Samedi, 23 octobre 1886 Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS:

Six mois: \$1.80. - Un an: \$5.00



LE DÉPART DU MARIN. - DESSIN DE M. A. BRUN

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 23 octobre 1886

SOMMAIRE

Texte: Entre-nous, par Léon Ledieu. — Théâtres et amusements. — Poésie: L'automne, par C. P. Beaulieu. — Nos gravures. — La mode pratique. — Souvenirs d'Amérique, par Lucien Biart. — Nos primes. — La fille mondaine. — Choses et autres. — Récréations de la famille. — Rébus. — Récréations de la famille. — Rébus. — Choses et autres. — Récréations de l Feuilleton : Les deux sœurs (suite).

Gravures : Le départ du marin. — La géologie au bord de la mer. — Souvenirs d'Amérique. — Amusette géométrique. — Gravure du feuilleton.

Primes	mensuelles		du	"	Monde)	Illustré	7:	
1re	Prime			-	_				\$50	
3me	44								25	
3me	4.6								18	
4me									10	
5me	66		•						5	
6me	66	•							4 3	
7me	**								3	
8me	4.								3	
86 1	rimes, d	\$1						•	86	
94	PRIM	ES							\$200	

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle p blique, par trois personnes choisies par l'assemblée Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



'AI beaucoup aimé les légendes, je crois même que j'ai encore maintenant une prédidilection toute particulière pour ces récits qui détournent notre attention des choses ordinaires, nous transportent dans un monde merveilleux où l'étrange, l'inconnu, l'impossible

jouent un si grand rôle.

Qui de nous ne se souvient avec plaisir des contes que nous écoutions autrefois, assis près du foyer, les mains au menton, les coudes aux genoux, pendant les longues soirées d'hiver, que l'on trouvait trop courtes, tant les histoires de chasse-galerie, de loups garous, de fées, fixaient notre atten-

C'est en frissonnant que nous allions regagner notre lit et, la nuit, on rêvait d'horribles choses, que l'on oubliait bien vite, pour demander le lendemain de nouveaux contes, de nouvelles légendes et des frissons nouveaux.

Plus tard, quand nous sommes devenus grands, nous rions de tout cela, nous sommes forts, nous n'avons plus peur et nous prenons plaisir à provoquer chez les petits les sensations qui nous ont tant secoués autrefois.

La légende augmente en longueur, des incidents nouveaux sont ajoutés, mais le fond reste le même et se perpétue par la tradition.

Souvent je me suis demandé comment naissent ces fruits de l'imagination, et quel est l'événement vrai qui a pu produire ces charmants et merveilleux récits.

Voici qu'un épisode de l'histoire contemporaine me donne une réponse à ce point d'interrogation qui me hantait le cerveau.

* * Vous n'avez pas oublié le drame terrible, vieux d'un an à peine, dans lequel le roi de Ba-vière et son médecin ont trouvé la mort, dans le lac d'un des châteaux de Louis II.

Le récit de cette aventure tragique est connu de tout le monde, les détails en ont été publiés et la scène du drame a été reconstituée de manière à ne laisser aucun doute.

Les montagnards bavarois n'ont pas accepté cette explication; tout ce qu'ont dit les journaux ne les a pas convaincus; pour eux les policiers, les médecins et les juges n'ont rien compris dans toute cette affaire et ce sont eux, les simples et naïfs leurs aspirations sont justes.

enfants des bois et des monts qui ont découvert la vérité.

Pour ces bonnes gens, le roi Louis n'est pas mort et n'a jamais été fou ; s'il a disparu depuis quelque temps, c'est qu'il a été victime d'une conspiration et que le régent, traître à son pays et à son maître, le retient prisonnier dans quelque château, nid d'aigle, jeté sur la cîme d'une montagne inaccessible

D'autres, au contraire, admettent la mort du roi, mais ils sont d'avis que son médecin, le Dr Gridden, l'a empoisonné et que l'assassin, payé pour commettre ce crime, vit actuellement en Amérique.

Ces récits, colportés à la veillée, de chaumière en chaumière ont fini par créer une certaine agitation qui menaçait de se transformer en révolte et, c'est pour y mettre fin que le gouvernement bavarois s'est décidé à publier partout une copie des documents qui rétablissent les faits et prouvent la mort du roi et de son médecin.

Les langues ne tont plus autant de bruit depuis que les autorités les ont enchaînées, mais les braves montagnards ne sont pas plus convaincus qu'auparavant et après avoir lu les grandes affiches placées par le gouvernement sur les murs et la maison commune, ils secouent la tête et murmurent tout bas, bien bas: Cela n'empêche pas que le roi ne soit encore vivant et que son médecin ne vaille pas cher.

Voici donc une légende bel et bien établie et qui va se répéter de génération en génération.

Eh bien, tout en reconnaissant le manque de base sérieuse de ce conte, si le hasard m'amène jamais chez les montagnards du pays bavarois, j'en écouterai le récit avec autant d'intérêt que j'en ai éprouvé en entendant conter les contes de Perrault.

*** Dimanche dernier, l'Union des Commis-Marchands a célébré sa fête patronale.

Cette société, de création relativement récente, puisqu'elle vient de célébrer le dixième anniversaire de sa fondation, a déjà acquis une importance considérable et malgré les obstacles qu'elle a rencontrés, malgré, ou peut-être à cause même des luttes qu'elle a eu à livrer, elle s'est fait une place des plus honorables parmi les sociétés de notre pays et semble appelée à un bel avenir.

A l'église de Notre-Dame, où a été chantée la grand'messe, M. le curé Sentennes a souhaité la bienvenue aux membres de la société, d'une manière éloquente et leur a donné des conseils qui ne devront jamais s'effacer de leur mémoire.

"L'Eglise, dit-il, approuve les associations et les encourage, parcequ'elles sont une source de force et de prospérité pour leurs membres. Elle comprend toute leur importance sociale, mais si elle favorise, si elle aide de tout son pouvoir les associations chrétiennes qui se soumettent à ses lois et suivent ses conseils, elle condamne fortement celles qui veulent se soustraire à son contrôle légitime, les associations mauvaises ou dangereuses. Dans cette catégorie se trouve l'organisation des Chevaliers du Travail, qui est comme l'introduc-tion, le noviciat de la Franc-Maçonnerie."

Le président, M. Barette, a dit dans son discours ces mots significatifs: "Il y a en cette ville neuf millecommis marchands; si trois mille seulement faisaient partie de la société, elle deviendrait puissante et pourrait élever un monument commercial digne de notre ville."

Ces paroles sont très justes et doivent être écoutées par tous les commis marchands, qui formeront alors une œuvre sérieuse et durable.

La société a déjà un cercle prospère, où l'on s'amuse d'une manière convenable, après avoir donné au travail le temps qui lui est dû et c'est ici qu'il faut se rappeler ces vers splendides, ces vers qui devraient être écrits partout où l'on travaille :

Dieu, vois-tu, Fit naître du travail, que l'insensé repousse, Deux filles : la vertu, qui rend la gaité douce, Et la gaité, qui rend charmante la vertu.

Tous ces jeunes gens, qui font partie de l'Union des Commis-Marchands, sont de bons et braves citoyens qui puisent dans le travail le "courage de la vie.

Comme le dit si bien M. le curé Sentennes, ce ne sont pas ces sociétés qui sont dangereuses, car

Quand on appartient à une association de ce genre, on a le droit d'être fière de sa bannière qui représente le travail et la nationalité.

** Notre continent a été balayé la semaine dernière par un terrible ouragan, et-la chose est assez naturelle-qui nous a pris par surprise, quoiqu'aucun prophète n'en ait soufflé mot.

C'était cependant une splendide occasion qui s'offrait à Wiggins pour rétablir sa réputation très

avariée.

Les dégâts ont été sérieux chez nous, mais ils ne sont rien à comparer à ceux qui ont eu lieu aux Etats-Unis, où plusieurs centaines de femmes ont péri. Les membres d'un comité de secours formé dans le Texas, sont allés aux endroits les plus éprouvés et sont revenus épouvantés de ce qu'ils ont vu. Dans une ville, Sabine Pass. il ne reste que deux maisons debout et plus de cent personnes ont trouvé la mort sous les ruines.

La misère est grande dans tous les endroits

visités par l'ouragan.

*** Galeote qui, le 18 avril dernier, assassina l'évêque de Madrid, Mgr Izquierdo, vient de subir son procès et d'être condamné à mort.

Cet ancien prêtre, était évidemment fou, mais les jurés n'ont pas admis le système de défense basé sur l'aliénation mentale par son avocat et la sentence a dû être prononcée.

Sera-t-il exécuté? l'opinion générale répond négativement, car après la clémence dont la reine d'Espagne a fait preuve il y a quelques jours à l'égard des révoltés qui ont jetté la terreur dans la capitale de ce pays, on a lieu de croire qu'elle ne permettra pas l'exécution de ce malheureux.

Dans le premier cas, il s'agissait de militaires,

parmi lesquels se trouvaient un général, plusieurs officiers et environ trois à quatre cents soldats, qui s'étaient révoltés ouvertement contre l'autorité et avaient même commis plusieurs assassinats.

Le code militaire de toutes les nations ne donne prise à aucune équivoque dans les cas de ce genre, et conclut à la condamnation à mort.

Cependant, on a vu que malgré l'énormité du crime, la Souveraine n'a pas permis l'exécution de la sentence prononcée contre les coupables et qu'elle a usé de son droit de grâce en commuant leur peine.

Cette décision a surtout été prise sur la demande du représentant, sur la terre, du Dieu du pardon, de Sa Sainteté le pape Léon XIII.

 $*_*$ * On comprend que l'on fasse une grande distinction entre la faute commise par ces soldats et celle dont s'est rendu coupable Galeote.

Ceux là avaient sans doute des motifs qui pouvaient, jusqu'à un certain point, atténuer leur acte, ils ont pu être maltraités, leur paie a été retardée, le désir de changer de gouvernement qui existe toujours en Espagne a pu tourner une fois de plus la tête de ces malheureux, tandis que l'assassin de l'archevêque de Madrid n'avait aucun motif, aucune excuse, si toutefois on peut employer ce mot en pareil cas, et tout dans son existence, depuis quelques années, prouve bien qu'il a agi comme un

Il se trouve exactement dans le même cas que Verger, un ancien prêtre aussi, qui assassina en 1857, Mgr Sibour, archevêque de Paris.

Le samedi 3 janvier 1857, jour de la fête de sainte Geneviève, s'ouvraient à Sainte-Etienne-du-Mont, à Paris, les exercices de la neuvaine. L'archevêque, Mgr Sibour, présidait aux cérémonies d'usage. Au moment où la procession rentrait dans la grande nef, un homme vêtu d'une redingote noire se leva brusquement du milieu de la foule agenouillée et, dégageant sa main droite restée cachée jusque-là sous son vêtement, il s'é-lança sur le prélat et lui porta dans la région du cœur un coup terrible, avec un long couteau dont il était armé. C'était Verger. Il ne connaissait pas le prélat qu'il venait de tuer et qui était aimé de tous. Sans chercher à fuir et comme pour se glorifier de son action, il agita en l'air son arme ensan-glantée, en criant : " A bas les déesses!" Il voulait faire allusion, à l'Immaculée-Conception et à la confrérie des genovefains. L'archevêque Sibour mourut presque aussitôt, dans les bras de son valet

de chambre Pierre, qui, par une coïncidence singulière, avait recueilli sur les barricades son premier maître, l'archevêque Affre, expirant sous les balles

Il fut condamné à mort et exécuté.

Cette exécution créa une grande sensation, et presque tous les journaux de France protestèrent avec raison, en faisant observer qu'une foule d'incidents antérieurs au crime dénotaient chez le meurtrier un trouble profond des facultés.

Cette leçon ne sera probablement pas perdue, et on a tout lieu de croire que la reine arrêtera la main

du bourreau.

Nous ne vivons pas dans un siècle où l'on exé-

cute les fous, en pays civilisé,—en Europe.

Je fais cette restriction, et je crois n'avoir pas besoin de vous dire pourquoi.

** Je ne sais si vous aimez le poisson, mais si votre réponse est négative, je vous en félicite autant que je vous plains.

Je vous plains parceque vous devez souffrir de faire maigre aux jours prescrits, et je vous félicite parce que vous n'en avez que plus de mérite à

observer le carême.

Certaines populations vivent presque exclusivement de poisson, celles du bas du golfe St-Laurent, de la Norvège, des côtes de l'Ecosse, de la Hollande et de la Prusse, appartiennent à cette catégorie d'ichthyophages.

Un de ces pays, la Hollande, qui doit sa richesse autant aux harengs qu'aux diamants, vient de célébrer un glorieux anniversaire : celui de la découverte qui a permis de conserver le hareng, autrement que dans le sel, c'est-à-dire de le fumer

et à en faire un hareng saur.

Le hareng saur, que beaucoup de personnes dédaignent de nos jours, a eu cependant son heure de célébrité, il a figuré sur la table du roi-soleil, du grand Louis XIV.

Il a inspiré plus d'un poète et on a conserve un passage d'une de ces poésies, dans lequel ce pois-

son est chanté avec enthousiasme.

"Ta tête, ô hareng, dit cet enfant des muses, flambloie comme un casque d'or, et l'on dirait de tes yeux des clous noirs plantés dans des cercles de prime Toutes les de cuivre. Toutes les nuances rayonnantes et gaies. toutes les nuances tristes et mornes amortissent et

illuminent tour à tour ta robe d'écailles."

Ne rions pas trop de ces exagérations, Delille a chanté le café, les poètes anglais ont célébré les vertus du café et l'un des nôtres, Pamphile Lemay, n'a-t-il pas consacré un des chapîtres des Vengeances à la ties

ces à la tire.

** Au lendemain des élections, il semblerait

étrange de n'en pas dire un mot.

Je disais la semaine dernière que, quand vous aurez en mains le Monde Illustré, vous serez fixés sur le résultat. Hélas! il n'en est rien, tout le monde chante victoire, et le peuple, en entendant ces gloussements de tous côtés, demande: "Où est donc le coq?"

Léon Ledieu.

THÉATRES ET AMUSEMENTS

ACADÉMIE DE MUSIQUE

Rhéa, la grande actrice qui fut acclamée dans les Deux-Mondes, dans chacune de ses glorieuses tournées, sera la grande attraction de l'Académie toute cette semaine.

Le programme de cette tournée, qui est sa tournée d'adieux, est des plus alléchants et nous osons compter que le public montréalais fera à Rhéa l'accueil qu'elle mérite, en se rendant en foule à chacune de ses représentations.

Voir le programme que nous publions dans une autre colonne.

THÉATRE ROYAL

"Youth" le grand drame militaire, représenté partout avec succès, tient l'affiche au Royal pour cette semaine.

Ce drame est connu, et la troupe de King Hedley et Harrisson à fait ses preuves, et nous dirons que partout où elle a passée, elle a laissé un souvenir inéfaçable, et a recueilli les éloges de toute la presse. En foule voir "Youth."

POÉSIE

L'AUTOMNE

La douce haleine du zéphire Qui passe et frémit dans les bois, Ne seconde plus de sa voix Les accents plaintifs de ma lyre.

Le bruit caressant des ruisseaux Qui serpentent dans la verdure, Ne s'arrête plus au murmure Du concert des petits oiseaux.

Battant les flancs de la montagne, Les lourdes ailes d'Aquilon Planent au-dessus du vallon Et s'abattent sur la campagne.

Triste avant-coureur de l'hiver, Aquilon, tu viens, en automne, Moduler un chant monotone Roulant toujours sur le même air.

Je n'irai plus, riant bocage, M'asseoir sous ton feuillage frais ; Maintenant des sombres cyprès Je veux aller chercher l'ombrage.

Adieu! adieu! été, beaux jours Qui m'avez énivré de charmes! Ce n'est pas sans verser des larmes Que je vous laisse pour toujours.

O temps jaloux de la jeunesse, Tu finis, et derrière toi, Comme à la suite d'un convoi, Se traîne la pâle vieillesse.

Hélas! il nous faut tout quitter: Un frère, une mère, une amante Qu'au bord de la fosse croulante Nous voulons en vain arrêter.

Avec les roses de l'aurore On voit des lys s'épanouir, Puis aussitôt s'évanouir Avec l'aube qui s'évapore ;

Ainsi nous voyons des beautés Pâlir à la fleur de leur âge, Et, comme un éclair de l'orage, Se joindre aux célestes clartés.

Mais c'est toi, mort, qui nous rapelles. Que nos jours ne sont ici-bas Que quelques heures de combats Dont les palmes sont immortelles.

Quand irai-je, û mon doux Sauveur! Désaltérer ma soif ardente Dans la source vivifiante De votre divine splendeur?

Ah! que ne puis-je, ombres chéries, M'ensevelir dans vos linceuls, Comme, en ce jour, sur vos cercue ils. Je promène mes rêveries!

Chassez, princes des nations, Vos chimères ambitieuses; Dans ces demeures ténébreuses S'étoufferont vos passions.

Les derniers rayons de l'aurore Se disputent l'aube du jour ; Et moi, dans ce morne séjour, Je me promène et rêve encore.

Découvre toi brillant soleil, Viens, viens verser sur ma paupière Un de ces rayons de lumière Que boit ce nuage vermeil.

C. P. BEAULIEU. St-Jacques le Mineur, octobre 1886.

NOS GRAVURES

LE DÉPART DU MARIN

La scène se passe en Bretagne. Le matelot embrasse tendrement celle qui, chaque soir, va pleurer en songeant à lui. Il s'en va, le cœur triste, mais il est vaillant et, après s'être retourné pour envoyer un dernier baiser de la main, il ira sans souci des périls de la mer, sans souci des dangers de la guerre, pour la France, en avant, toujours en avant.

jeune gens aux connaissances les plus variées, dans le genre utile et... désagréable. La géométrie, la physique, la chimie, voire la géologie, n'ont plus de mystères pour ces nouveaux Pics de la Mirandole. Avec un zèle que rien n'arrête, une bonne volonté que rien ne décourage, ils mettent à profit toutes les occasions d'accroître leur précieux

bagage. Voici deux de ces jeune apôtres de la science moderne qui ne se contentent pas sans doute de savoir, par une expérience vulgaire, que le sable s'enfonce sous les pieds, que les falaises sont abruptes, et les rochers incrustés de petits coquillages fort jolis et quelquefois excellents à manger.

Aussi ont-ils choisi un endroit inexploré pour y commencer des investigations moins superficielles. Dans ce but, ils ont emporté tous les engins, toutes

les armes du géologue, et jusqu'à une ombrelle!

A tout prendre, ces étudiants ont l'air encore bien novices, et le titre même d'étudiants ne peut sans doute leur être attribué que par assimilation. Je pencherais plutôt à croire que nous sommes simplement en présence de deux fiancés en rupture de surveillance, qui, sous prétexte de géologie, ont fait d'une pierre deux coups et sont venus, en face de l'Océan, répéter de tendres serments et former de doux projets. J'imagine aussi que les stratifica-tions des falaises ne sont plus, à l'heure présente, leur plus pressant motif de sollicitude; et sans doute, quand l'heure de l'étude sera passée, ils se soucieront aussi peu des admirables travaux d'Elie de Beaumont que la nature du terrain où ils auront repris pied.

LA MODE PRATIQUE

LES CHAPEAUX

La garniture nouvelle est celle-ci pour les chapeaux de toute forme et de toute nature : un carré de crêpe grand comme un mouchoir de poche, encadré d'un plissé pareil haut de dix centimètres. On chiffonne cette espèce de fichu, soit sur le sommet des capotes, - en laissant retomber gracieusement sur la passe, - soit pour les chapeaux rond, en le disposant sur le devant de la calotte. On peut aussi nicher deux ou trois pompons noirs dans les plis du crêpe, ce qui, à peu de distance, produit l'effet très joli d'une parure de gros pavots à cœurs sombres.

Avez-vous un chapeau de paille noire, roussi par le soleil, si vieux que vous n'osiez plus le remettre, quoique la forme en soit encore charmante? — Avant de vous résigner à son sacrifice, essayez donc de lui donner un regain de jeunesse. -Comment? - Tout simplement en le badigeonnant avec le vernis dont vous vous servez pour entretenir vos souliers de chevreau glacé. — Le mordoré surtout produit une nuance superbe que tout le monde admirera pourvu que vous n'en divulguiez pas le secret. Ce ton aile de scarabée appelle une garniture loutre et pensée.

COUSINE JEANNE.

La liste civile en Espagne.—La Gazette officielle d'Espagne publie la loi votée par les Cortès et sanctionnée par la reine régente concernant la liste civile de la famille royale. Voici les diverses allocations que contient cette liste civile. Pour le roi et sa maison sept millions de pesetas. Pendant la minorité du roi, c'est la reine qui dispose de cette somme. Pour la reine Marie-Christine, à titre de veuve du roi, quand elle aura cessé d'être régente et tant qu'elle restera veuve, 250,000 par an. Pour l'héritier direct du trône, 500,000 pesetas. Pour l'infante qui, après avoir été princesse des Asturies, aura cessé de l'être, 250,000 pesetas. Pour chacun des enfants et infantes, fils ou filles dn roi ou de son héritié direct, à partir du jour où ils auront atteint l'âge de sept ans, 150,000 pese-tas par an. Pour la reine Isabelle, 700,000 pesetas et pour le roi don François d'Assise, 300,000

Dans les heures de découragement, on se demande à quoi sert la vertu, puisque les fripons ÉTUDIANTS EN GÉOLOGIE

réussissent. Mais, de sang-froid, on reconnaît qu'il leur manque ce qui assure le vrai succès et le vrai plaisir, l'estime.



LA GÉOLOGIE AU BORD DE LA MER

SOUVENIRS D'AMÉRIQUE

LA LICORNE

L était cinq heures du soir. J'explorais alors les rives inhabitées du rio de San Nicolas, dans les Terres chaudes mexicaines. Après une longue journée passée à la recherche des insectes, j'ordonnai aux Indiens qui m'accompagnaient d'organiser notre bivouac. En un instant ma tente fut dressée, et, sur un feu clair, commencèrent à griller les lanières de viande sèche qui devaient servir à notre dîner. Nous étions en plein bois, à deux cent pas de la rivière, et Enrique, mon serviteur en titre, partit en compagnie de notre grand guide, senor Rosalino, pour aller remplir nos gourdes d'eau fraîche.

Je m'étais assis près du foyer, admirant les arbres séculaires qui m'entouraient. L'ombre commençait à envahir la forêt, et les dindons sauvages, perchés au faîte des plus hauts arbres, saluaient de leurs gloussements les derniers rayons du soleil. Tout à coup, un sifflement aigu résonna, et, dans les taillis situés à ma gauche, j'entendis un bruit de branches brisées et de pas précipités. Je me

nous allons l'avoir sur le dos avant cinq minutes.

-Prenez vos armes, dis-je aux deux Indiens. n. Maintenant que nous avons six balles à décocher sur l'intrus qui songerait à nous attaquer, expliquez-vous.

-Ñous avons vu l'*anteburro*, senor, reprit Rosalino; par bonheur nous étions sous le vent, sans cela nous n'existerions plus. Partons.

-Un instant, mes garçons; qu'est-ce qu'une licorne? qu'est-ce qu'un antéburro?

-Pas autre chose que maître Satan, me répondit Rosalino.

-Est-ce donc un homme que vous avez-vu? Le guide et mon domestique me regardèrent avec compassion, tant ma question leur semblait naïve. Au lieu de me répondre, ils se mirent en devoir de démonter ma tente.

-Arrêtez! fis-je avec autorité; si véritablement c'est au diable que nous devons avoir affaire, j'ai de saints talismans qui feront tourne rcontre lui ses méchancetés.

Cette fois les deux Indiens me regardèrent avec méfiance; mon ardeur à chercher des insectes, des reptiles et des plantes dans un but qu'ils igno-raient, les portait à croire que je cultivais la sormes guides, n'était nullement un animal fabuleux Enrique et Rosalino mangèrent sans appétit, ils ne cessaient de regarder dans la direction de la rivière et refusèrent de se couche. Ils se signèrent à plusieurs reprises en m'entendant affirmer que, dès la pointe du jour, nous nous mettrions à la recherche du quadrupède qui les avaient si fort effrayés. Ils me déclarèrent péremptoirement qu'en dépit de leur dévouement pour ma personne, ils étaient avant tout de bons chrétiens; qu'ils n'iraient donc pas, de gaieté de cœur ou pour me complaire, se jeter sous les griffes de l'Esprit des ténèbres, lequel, ayant perdu l'une de ses cornes dans la bataille contre saint Michel, n'en possédait plus qu'une qu'il laissait croître démesurément.

J'eus quelque peine à m'endormir. Sans ajouter foi à l'existence de la licorne, je me croyais sur la voie d'une grande découverte en histoire naturelle. Aussi, bien avant le jour, étais-je debout, net-

toyant mon fusil et préparant des cartouches. Une nouvelle conversation avec Rosalino m'ap-

prit que les licornes, ou antéburros, se rencontrent d'ordinaire sur le bord des rivières.

Le soleil, en apparaissant sur l'horizon, me trouva caché parmi les roseaux qui bordent les cellerie. Ils reprirent peu à peu leur sang-froid et rives du rio de San Nicolas. Pendant près de



Pendant près de trois heures ie demeurai à l'affut. - (Page 197, colonne 3).

levai à la hâte, et j'achevais à peine d'armer mon me racontèrent qu'au moment où il se baissaient trois heures je demeurai à l'affût, examinant une fusil, lorsque je vis paraître Rosalino, pâle, haletant, le sabre à la main, visiblement effaré.

C'était un rude homme, un chasseur de tigre que senor Rosalino, et il fallait un incident bien extraordinaire pour l'émouvoir.

-Qu'arrive-t-il! m'écriai-je en me rapprochant de lui.

Il me fit signe de me taire et se pencha en avant pour écouter.

—Où est Enrique? repris-je. Un nouveau bruit de branches brisées résonna dans les fourrés. Rosalino recula rapidement ; presque aussitôt, mon serviteur se montra. De même que son compagnon, il était pâle et semblait en proie à une terreur profonde.

M'expliquerez-vous enfin ce qui se passe?

m'écriai-je de nouveau.

Il se passe que le diable est à nos trousses et qu'il s'agit de décamper au plus vite, me dit le chasseur

-Le diable!

-La licorne, si vous aimez mieux.

Vous avez vu une licorne?

pour remplir leurs gourdes, leur attention avait été attirée vers la rive qui leur faisait face par l'agitation des roseaux.

Après un moment d'attente, ils avaient soudain aperçu, gravissant la berge avec lenteur, un quadrupède de couleur grise, de la grosseur d'un âne, au front armé d'une longue corne. Mes hommes n'étaient pas d'accord sur la taille de l'animal, mais tous avaient vu sa croupe, sa crinière et surtout l'aiguillon planté au milieu du front. Ils m'assurèrent que la rencontre d'une licorne ou antéburro est signe de malheur, que l'animal est invulné-rable, et que ceux qui tentent de le chasser exposent leur âme à de sérieux dangers.

J'essayai de nouveau de rassurer mes compagnons, ce fut peine perdue. Ils me prièrent avec insistance de porter plus loin le bivouac; je refusai. Ayant reclamé les gourdes, j'appris qu'elles étaient restées sur le bord de la rivière et qu'il nous faudrait, ce soir-là, nous contenter de l'eau fangeuse de la marée à notre gauche. Durant ces pourparlers, la nuit était venue, et je dus renoncer à l'idée d'aller chercher les gourdes pour tâcher de -Aussi clairement que nous vous voyons, et voir à mon tour la fameuse licorne qui, au dire de mon excursion. Ils se regardèrent avec conster

petite prairie qui me faisait face. Je commençais à désespérer, lorsque soudain les roseaux s'agitèrent, et j'entendis le bruit d'un corps lourd se laissant tomber dans l'eau. Je crus d'abe d qu'un crocodile rampait sournoisement pour me surprendre; mais l'onde bouillonnait, une masse noire traversait la rivière en se tenant à fleur d'eau. Bientôt les joncs de la rive opposée s'écartèrent, et je vis se dessiner une croupe assez semblable à celle d'un âne. Mes deux coups de feu partirent à la fois, l'animal plongea, regagna la rive d'où il était parti, et mon arme était à peine rechargée que la forêt avait repris son calme solennel.

Au bruit de mon double coup de feu, j'avais espéré voir accourir mes compagnons; mais rien ne bougea dans les fourrés. Montant dans la pirogue qui nous avait amenés, j'explorai soigneusement les deux côtés de la rivière. quart d'heures de vaines recherches, il fallut bien me convaincre que j'avais été maladroit, et je regagnai le bivouac singulièrement intrigué.

Je retrouvai mes compagnons accroupis près du bivouac, et je leur racontai le résultat négatif de nation lorsque je déclarai qu'aussitôt le déjeuner terminé j'irais me remettre à l'affût et que je n'abandonnerais les rives du San-Nicolas qu'après avoir conquis la peau d'un des fantastiques animaux, dont je dus entendre une fois de plus la Si brillantes que fussent mes offres, description. je ne pus décider aucun des deux Indiens à me Ils me demandèrent même avec tant d'instance la permission de transporter le bivouac à cinq cents pas plus loin, dans une clairière d'où l'on pourrait voir l'ennemi, si du rôle de chassé il passait à celui de chasseur, que je cédai à leur désir. Je déjeunai à la hâte et, prenant le fusil d'Enrique, je me postai de nouveau sur le bord de la rivière.

Après avoir soigneusement examiné les lieux, je résolus de passer sur l'autre rive et de m'embus-quer près de la petite prairie où l'animal se disposait à aborder lorsque je l'avais effrayé. Je traversai la rivière, puis, après avoir caché ma pirogue de façon à ce que sa vue n'inquiétât pas le gibier, j'allai reconnaître la prairie. Sur la rive, je remarquai plusieurs empreintes de pieds fourchus : mais, loin de conclure qu'elles provenaient du diable, je pensai avoir affaire à un ruminant.

Je demeurai de longues heures immobile; je regardai la rivière, et l'animal que j'attendais, s'il suivait la même route que la veille, devait déboucher devant moi. Je vis défiler quelques douzaines de caimans, et une troupe de flamants roses vint silencieusement se poser sur les buissons. Autour de moi, grâce à la proximité de l'eau, un enchevêtrement inextricable de lianes, roseau fleuri qui défend l'entrée des forêts vierges, mais au delà duquel cesse presque toute végétation herbacée. Une bande de singes à queue prenante remplit un moment la forêt de ses cris; je résistai à l'envie de chasser pour ne point abandonner mon poste.

Le jour baissait ; j'étais harassé, ennuyé de ma longue attente; cependant, c'est au lever et au coucher du soleil que les sauvages habitants des forêts tropicales viennent s'ébattre sur le bord des cours d'eau, que les pécaris, par exemple, arrivent en troupes pour faire boire leurs petits. Je résolus donc de patienter jusqu'à la nuit close, bien qu'un peu inquiet de la façon dont je regagnerais le bivouac, si je m'attardais par trop.

Le crésuscule existe à peine sous les tropiques, où une ombre épaisse suit presque immédiatement la disparition du soleil. Les flamants avaient repris leur vol, les caïmans ne promenaient plus sur l'eau dormante leurs museaux fangeux, tous les bruits du jour s'éteignaient, et le silence devenait plus profond, plus calme, plus solennel. Les arbres m'apparaissaient déjà confus et affectaient des formes fantastiques. Sans la faim, qui commençait à m'incommoder, j'aurais pris mon mal en patience et persisté dans mon attente. Par malheur, ne comptant point sur une si longue station, j'avais négligé de me pouvoir de vivres. Je me levais pour regagner le bivouac, lorsqu'un bruit sourd attira mon attention. J'entendis froisser les roseaux, et comme la veille, le bruit d'un corps lourd tombant dans tion. l'eau.

Un léger frémissement parcourut tout mon être, j'eus froid dans le dos, et mes cheveux manifestèrent certaine tendance à se hérisser. J'avais peur, et mon cœur battait avec violence. Je ne savais à quel en emi j'allais avoir affaire, et pour l'homme l'inconnu est une cause de terreur. Par un violent effort de volonté je résistai à l'envie de fuir qui s'emparait de moi, et, m'abritant derrière un tronc d'arbre, mon fusil à la main, celui d'Eurique à ma portée, j'écoutai avec anxiété. Il y eut un long silence: puis le bruit sec des roseaux froissés, bri sés, résonna sur la rive que j'occupais. Peu à peu, je vis une forme noire longer la berge, puis, indécise, se diriger vers moi. Je fis feu. Un cri étrange, rauque, que je n'avais jamais entendu, m'apprit que l'animal avait été touché. Je me tenais prêt à tirer de nouveau ; il y eut un grand bruit dans les fourrés, puis je ne vis et n'entendis plus rien.

Qu'était-il arrivé? j'eusse été fort en peine de le dire; j'étais seulement certain d'avoir touché le corps sur lequel j'avais tiré. Me mettre à la recherche de mon gibier me semblait chose dangeureuse, je m'exposais à enfoncer dans les marécages, à me rencontrer face à face avec quelque fauve qui, quoi-qu blessé, pouvait me rendre coup pour coup. dité jointe à une grande tension.

Avec mille précautions, retenant mon haleine, marchant sur la pointe des pieds, je traversai la prairie et j'eus la chance de tomber sur ma pirogue. Ce fut un grand soulagement pour moi de me trouver sur l'autre rive, et je me dirigeai vers le bivouac, en prévenant Eurique et Rosalino de mon retour par des appels réitérés.

Je rejoignis mes Indiens près d'un immense foyer ils vinrent me serrer les mains et m'accablèrent de questions. Lorsque j'affirmai avoir atteint l'animal, dont l'obscurité m'avait dérobé la forme, certifiant en outre que nous retrouverions son corps le lendemain, mes compagnons sourirent avec incrédu-

Je me dédommageai longuement de mon jeûne puis tout en fumant, j'écoutai de nouvelles histoires sur la licorne. Au fond, je croyais avoir tiré sur un ours. Bientôt je suivis l'exemple de mes Indiens, qui, vaincus par la fatigue, s'étaient endormis.

Je fus réveillé par les cris d'une centaine de perroquets logés dans les palmiers. Bien qu'avec répugnance, mais entraînés par la curosité, les deux Indiens se décidèrent à m'accompagner sur l'autre bord de la rivière et à m'aider à chercher le gibier que je croyais avoir tué. Une longue trace de sang donna raison à mes conjectures, et bientôt la voix de Rosalino me cria:

-La licorne!

Je courus vers le chasseur, et je me trouvai devant un magnifique tapir, traversé de part en part par une de mes balles.

Eh bien! dis-je à mes compagnons, je ne vois ici ni diable, ni licorne, ni antéburro, mais un simple animal herbivore, que je ne m'attendais guère à rencontrer dans ces régions.

-C'est une licorne, dit Rosalino. -C'est un antéburro, dit Enrique.

Où est sa corne? où sont ses oreilles? deman dai-je en souriant.

-Ne plaisantez pas, senor, reprit le chasseur ous avez tué la femelle du diable au lieu de tuer le diable lui-même, voilà pourquoi la bête est sans

-Le tapir, dis-je à Rosalino, est le plus gros quadrupède de l'Amérique; il est inoffensif et doux, timide et triste. Les naturalistes, après l'avoir confondu avec l'hippopotame, puis considéré comme un diminutif de l'éléphant, ont enfin reconnu qu'il est un simple herbivore, ne possé-dant qu'un estomac. L'abondante nourriture herbacée dont il a besoin l'attire près des cours d'eau, mais il ne mange point de poissons. Bon coureur bon nageur, il est difficile à atteindre. Enfin, il n'habite pas exclusivement l'Amérique méridionale, ainsi qu'on le répète encore ; le corps que nous avons sous les yeux le prouve d'une façon préremptoire.

Lorsque je proposai de tailler une cuisse de tapir pour notre déjeuner, les deux indiens manifestèrent une telle horreur, que je compris qu'il y aurait danger pour moi à braver leurs préjugés. Ils me prièrent cependant de couper les pattes de l'animal et de leur faire don de ses sabots. Ces talismans n'avaient point, comme le soi-disant corne du tapir mâle, la propriété d'attirer sur ses posses seurs une succession d'évènements heureux, mais ils avaient la vertu d'écarter le malheur. Je garde dans mes collections un sabot de tapir : il ne m'a jamais garanti de la piqûre des cousins ni de celle des médisants; d'où je conclus que Rosalina et Enrique se trompaient dans leurs appréciations, et que le tapir du Mexique, plus petit que celui des Indes, n'est cependant, comme lui, qu'un pachyderme qui n'a rien de commun avec le diable.

LUCIEN BIART.

Résistance des bois-—Au cours des expériences faites dernièrement à Londres, il a été prouvé que le bois à croissance rapide, le chêne du moins, est le plus fort et susceptible du grand degré de tension.

Ces expériences sont confirmées par un constructeur américain qui ayant bâti plusieurs élégants escaliers massifs nous informe que le bois à croissance rapide est le meilleur pour les intérêts architecturaux dans lesquels il se trouve engagé.

On devra donc présérer le bois à croissance rapide dans les constructions qui exigent la soli-

PRIMES DU DERNIER TIRAGE

LISTE DES RÉCLAMANTS

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.— Dame Joseph Labrecque (\$10.00), 207½, rue StDominique; Delle Agnès Séguin, 1515, Ontario; O.
B. H. Maillé, 52, rue St-Laurent; Napoléon Legault,
354, rue Richmond; Roméo Barsalou, 206, rue Sherbrooke; Isaie Boudreau, 377, rue St-Jacques; Joseph
O. Michaud, 1, rue St-Hubert; Dame Ludger Lagrandeur, 26, ruelle Grant; J. Quetton Fafard, 82, rue StChristophe; S. Bissonnet, 1143, rue St-Jacques;
Joseph Lebrun, 169, rue Ste-Catherine; Félix Barbeau, 19, rue Louis-Hypolite; H. Legendre, 2263, rue
Notre-Dame; Dame Alexis Boutillier, 15, rue MarieLouise; Dame Auguste Fortin, 187, rue Ste-Elizabeth;
Joseph Robitaille, 218, rue Visitation; Louis Gauvreau,
266, rue Suzanne; Joseph Morin, 244, rue Montcalm;
Louis Soulard, 253, rue Montcalm; Henri Dequoi, 23½,
rue St-Adolphus; Joseph Asselin, 426, rue Montcalm;
J. O. Dubois, 302, rue Sanguinet; Jules Perreault, 46,
rue Montcalm; Origène L. Desève, 26, rue Hermine;
Napoléon Renaud, 371, rue St-Hypolite; J. A. Pageau, 228, rue Mignonne; Elie Sauvé, 156, rue StMaurice;

Ouébe.—Angustin Roivin/\$4,000, 124, page St. Luc St. Saurene.

Maurice;

Québec.—Augustin Boivin (\$4.00), 134 rue St-Luc, St-Sauveur;

Camille Guay, 51; rue St-Pierre; Napoléon Plante, 41,

rue Colomb, St-Sauveur; F. X. Bertrand, 50, rue

Notre-Dame-des-Anges, St-Roch; Alexandre Légaré,

252, rue d'Aiguillon; Louis Dumas, 33, rue St-Ger
main, St-Sauveur; Hector Grenier, 398, rue St-Jean;

Joséphine Moffet, coin des rue Richardson et Dorches
ter, St-Roch; O. P. Bégin, opérateur du télégraphe

d'alarme; G. Deblois, 28, rue Victoria, St-Sauveur.

Lévis.—Auguste Marcoux, élève du Collège.

Vannechiche — Révérend M. A. D. Gélines (\$50.00)

Yamachiche.—Révérend M. A. D. Gélinas (\$50.00).

Village St-Gabriel.—J. A. D. Tougas, 73, ruè St-André.

Ville St. Henri.—Madame L. Brisbois (\$25.00), 39, rue St. Philippe; Dame Marguerite Beaudoin, 11, rue Bour-

Hull, P. Q .- Napoléon Thériault.

St-Jean, P. Q.—Xavier Carreau.

Ville St-Jean-Baptiste.—Henri Cardinal, 12 rue Berri; E. L.
Pageau, 369, rue St-Hypolite; Cyrille Pare, 1043, rue
St-Laurent.

Ste-Cunégonde.—François Augé, 820, rue St. Jacques; Dame Albert Lefebvre, 102, rue Labouté; C. T. Robert, 703, rue Albert; J.-Bte. Laprairie, 155, rue Workman.

St-Barthélemy.-J. A. Hainault.

St-Ephrem d'Upton.-J. A. Roy

West Boylston, Mass.-Louis Mailhot.

MARIAGE

Samedi matin, le 9 courant, a été célébré, dans la chapelle privée de Sa Grandeur Mgr Fabre, le mariage de M. P. Catelli, de la maison Gebhardt-Berthiaume, à Melle Virginie Poitras, nièce de feu M. Jos. Grenier.

Sa Grandeur Mgr l'archevêque a donné la bénédiction nuptiale, assisté des révds MM. Martin et Borduas.

M. C. Glackmeyer, greffier de la cité, conduisait la mariée, qui portait une toilette des plus élégantes.

Le marié était conduit par son oncle, M. Chs. Catelli.

Les mariés sont partis pour Ottawa dans l'après-midi.

UN BON CONSEIL

Parmi plus d'une centaine de maisons de commerce de nouveautés, de cette ville, qui se disputent la part de patronage qui leur est dû, il y en a certainement qui méritent plus que les autres les faveurs du public, soit par l'avantage exceptionnel de faire les affaires au comptant, soit par leur ambition à étendre leur commerce en vendant leurs marchandises à très bas prix.

Nous croyons nous rendre utile à nos lecteurs, qui ont quelques achats d'automne à faire, en leur conseillant d'aller tout droit à la maison

GAGNON & TOUSIGNANT

qui se trouve dans le quartier le plus central, aux coins des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine. Une seule visite suffit pour prouver que c'est l'entrepôt par excellence pour de la belle marchandise et au plus bas prix de toute la ville.

Ces messieurs viennent de recevoir CINQ CAISSES DE FLANELLE, grise et de couleur, et autant de corps et de caleçons tout laine, qu'ils détaillent en dessous du prix du gros, malgré la hausse considérable qu'il y a sur tous les lainages. Rappelez-vous bien de l'adresse :

GAGNON & TOUSIGNANT Coin des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine MONTREAL

LA FILLE MONDAINE

La fille mondaine se distingue par son amour et sa toilette, son envie de plaire au grand nombre, son goût prononcé pour les parties de plaisir, les tours de promenade, les visites, les soirées publiques, les théâtres, les bals, etc, toutes choses dont elle fait ces plus grandes délices

Elle ne fréquente pas l'église ou si elle y va, c'est pour voir et être vue. Elle sait bien mieux danser, turiutter, etc., que de prier Dieu et faire la ménem

meux danser, turiuter, etc., que de prier Dieu et faire le ménage.

C'est bien d'elle qu'on peut dire avec verité qu'elle "s'habille, babille et se déshabille."

C'est là en effet sa principale occupation. Plus elle peut avoir des courtisans, plus elle est glorieuse.

glorieuse.

Elle n'aimera pas un jeune homme rangé, économe, tranquille, religieux, parce qu'elle craindrait qu'une fois marié il la retint trop à la maison et ne contrariât ses fantaisies.

Bien qu'elle s'efforce d'être toujours polie et aimable ailleurs, en famille elle a une humeur massacrante; elle est bourrue, impertinente, insoumise et souvent grossière à ses parents qu'elle ne se fait nullement scrupule de contrister.

Elle aime la médisance, parle mal des filles qui se conduisent mieux qu'elle, et en veut au curé s'il prêche contre la vanité, les bals, etc.

au curé s'il precne contre la contre etc.

Si elle se marie avant de s'être repentie et corrigée, il y a dix risques contre une chance qu'elle soit méchante femme.

Les garçons qui aimeraient à avoir une femme querelleuse, chipotière, gaspilleuse, insouciante des devoirs de mère, peuvent choisir avec chance une fille taillée sur un modèle à peu près comme celui décrit ci-dessus.

CHOSES ET AUTRES

- —La Chine compte 483,403 catholiques sur une population de 390 millions.
- —Il y a 725,000 plus de femmes que d'hom-mes en Angleterre.
- —Si vous savez dépenser moins que ce que vous gagnez, vous avez trouvé la vraie pierre philosophale.
- —Il y a quatre mille écoles catholiques aux Etats-Unis fréquentées par un million de catholiques.
- —Le Pape Léon XII a déjà créé 7 archevê-chés, 25 évêchés, 21 vicariats apostoliques et 7 préfectures apostoliques.
- --En 1871, les Sauvages Micmacs étaient au nombre de 1,666 à la Nouvelle-Ecosse. Au-jourd'hui il y en a 2,125.
- --Il se fait maintenant à Paris des parapluies ayant une vitre, par où le porteur regarde en avant afin d'éviter les colisions désagréables.
- —On estime que les câbles sous-marins de l'univers ont couté 175 millions de piastres. Leurs recettes se moutent à 16 millions de piastres annuellement, donnant un profit net de onze millions.
- La population juive de Jérusalem aug-mente constamment, et s'élève maintenant à 18,000 âmes. C'est le plus grand nombre qui ait résidé permanemment dans la ville sainte depuis sa destruction par Titus en l'an 70.
- Le capital placé en propriétés forestières et scieries au Canada est estimé à la somme de \$35,000,000 ; la production annuelle à \$38,000,000 et le montant annuel de la manœuvre à \$20,000,000.
- —Un chêne géant pesant environ 55 tonnes, a été retiré dernièrement du lit du Rhin, où l'on suppose qu'il est resté trois mille ans. Il est expose comme une espèce d'arche de Noé au Cours-la-Reine, Paris.
- -Une croissade contre les voitures d'enfants --Une croissade contre les voitures d'entants vient d'être commencée par un médecin anglais, qui attribue beaucoup de la mortalité des en-fants de maladies du cerveau et des poumons à l'habitude qui se répand d'exposer les bébés au grand air grand air.
- —Le balancier d'une pendule à Avignon (France)—le plus long qu'on connaisse mesure soixante-sept pieds, porte un poids de cent trente-deux livres et va et vient, en quatre secondes et demie, dans un arc de neuf à dix piede.
- Une horloge qui est en voie de construction à Buffalo, aura un cadran de 25 pieds de diamètre élevé à une hauteur de 361 pieds audessus du sol. La grande aiguille aura douze pieds de longueur, et on s'attend qu'avec l'aide d'une lunette d'approche on pourra dire l'heure à une distance de quinze milles.
- Le bureau hydrographique à Washington a reçu dernièrement des lettres de plusieurs capitaines de vaisseaux rendant compte des expériences qu'ils ont tentées en jetant de l'huile pour calmer l'agitation de la mer. Tous s'accordent à dire que l'huile se répandant sur

la surface de l'eau produit aussitôt un calme presque complet et plusieurs affirment que c'est grâce à ce procédé qu'ils ont échappé au naufrage et à la mort.

—Un journal de Boston déclare que les femmes américaines sont les plus fidèles, gentilles, aimables, bonnes, spirituelles, généreuses, capables, industrieuses, patientes, indispensables, et les plus aimantes des femmes du monde entier. Ce journaliste n'a évidement jamais visité le Canada.

—Les petites valises à main (hand-bags) faites d'écorse de bouleau sont préférées maintenant à celles de peluche ou de peau d'alligator. Une femme du Maine a confectionné, peinturé et vendu pour mille piastres valant de ces jolis sacs dans les derniers dix-huit mois.

—La reine régente d'Espagne vient de com-mander au cordonnier de la cour de Madrid la mander au cordonnier de la cour de Madrid la première paire de bottines pour le roi Alphonse XIII. Ces bottines seront en cuir blanc brodé d'or. D'après une ancienne coutume, avant qu'un prince espagnol nouveau né mette ses premières chaussures, elles doivent être bénites afin d'appeler la protection divine sur les premiers pas du prince. La reine Christine a commandé en même temps trois cents paires de bottines qui seront distribuées, au nom du roi, aux enfants pauvres de Madrid.

roi, aux enfants pauvres de Madrid.

--Voici un moyen de rendre le cuir des chaussures imperméable à l'humidité: faites tremper votre chaussure dans une eau de savon (une ou deux onces par pinte d'eau), puis faites sécher. Voilà tout!

--La farine est comme le beurre, elle absorbe les odeurs rapidement. On ne doit pas la tenir dans un endroit où il y a des ognious, du poisson, des légumes, ou autres substances odorantes, ni dans une chambre humide, mais on ne doit pas l'exposer à une température qui gèle, ni à une qui serait au dessus de 70 dégrés, et on doit toujours la sasser avant de s'en servir.

—Un observateur a fourmulé, sur le rire, les conclusions suivautes : Les personnes qui rient en A sont franches, loyales, aimant le bruit et le mouvement, et sont quelquefois d'un caractère versatile et changeant

changeant.

Le rire en E est le propre des flegmatiques et des mélancoliques.

Le rire en I est celui des enfants, des personnes naives, serviables, dévouées, timides,

Le rire en O indique la générosité et la har-

esse. Evitez ceux qui rient en U, ce sont les misanthropes.

—Pensées anglaises d'après le Tam-Tam : L'Anglais ne se gêne jamais en voyage, il gêne les autres.

L'Anglais tient beaucoup de place sur terre,

surtout avec ses pieds.

L'Anglais achète trop souvent l'amour et la

L'Anglais a l'estomac solide, il rend rare-

ment ce qu'il prend.

L'Anglais est généralement raide, surtout

L'Anglais est généralement raide, surtout après ses repas.
Ce que l'Anglais retient toujours lorsqu'il apprend le latin, c'est le mot : Dominé.
L'Anglais aime son pays, mais ne s'y plaît pas ; c'est pourquoi il cherche si souvent à s'emparer de celui des autres.
A son chien comme à son fils, l'Anglais dit toujours : Rapporte!

toujours: Rapporte!

—Les enfants ne ¡ euvent commencer trop jeunes à gagner de l'argent. Ne serait-ce qu'un tout petit peu— un œuf pour chaque douzaine qu'ils trouvent, quelques cents pour porter le lait, laver la vaisselle, ou rentrer le bois ou les copeaux; tant pour chaque essuie-main que vos filles borderont: ou bien de leur donner en propre des poules, ou un porc, ou leur donner un veau à soigner particulièrement parmi le trouj eau,— combien plus d'intérêt ils prendront! Il y a un nombre infini de moyens par lesquels un enfant peut gagner de l'argent, et cela, sans le payer expressement pour ses petites bontés envers les gens de la maison. Cela lui donne un sentiments presqu'inexprimable de fierté et d'indépendance quand il achète quelque chose avec ses économies. Il n'existe pas de meilleur serviteur que l'argent, mais l'expérience seule enseigne comment s'en servir convenablement.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 230.—CHARADE

Qu'est devenu ce temps, charmante jeune fille Où l'on voyait aux doigts qui mannaient l'ai-Resplendir mon Premier ? [guille

Qu'est devenu ce temps où ma main folichonne Plaçait dans tes cheveux les belles fleurs d'au-Parfumant mon Dernier ? [tomne

SOYONS SERIEUX!

Voici l'Automne avec ses grands vents et ses pluies froides



MÉDAILLE D'ARGENT PRIX PREMIERS MÉDAILLE DEUX



R. BARBEAU

LE POPULAIRE MARCHAND-TAILLEUR AU

1899-RUE NOTRE-DAME-1899

A dernièrement reçu de la célèbre maison H. et. J. SHAW, de Huddersfield, Angleterre, l'assortiment le plus complet et le plus varié d'ETOFFES A PAR-DESSUS, TWEEDS POUR HABILLEMENTS, les SERGES du plus riche

Spécialité de HARDES FAITES pour hommes et enfants.

Le département des vêtements faits sur commande est sous l'habile direction de M. ISIDORE DRAGON

Le stock de FOURRURES de toutes sortes est maintenant au complet.

——CHEZ—

T. R. BARBEAU

1899. RUE NOTRE-DAME

EN FACE DE L'HOTEL BALMORAL

SOLUTIONS:

No 228.—Le nom est : La Fontaine. No 229.—Le mot est : Cornemuse.

ONT DEVINÉ:

Dame C. Lesigne, Mile Eugénie Cinq-Mars, Mathias Filion, Montreal; Mile Elmina F. Nadeau, Fespasia, Québec; Jos. H. Roy, fils, Lacadie; A. Landry, Pont Maskinongé; Conrad Lamontagne, Ottawa; Art. Lapointe, Memramcook.

AUX DAMES

Le Salon de Modes de Mme Poitras, est en ce moment l'objet d'une attention spéciale de la part des dames- Les visiteuses ne cessent de louanger la confection de haut goût des articles qui sortent de ce salon, et le bel assortiment de

CHAPEAUX, haute nouveautė,

GARNITURES, des plus riches, PLUMES, de choix,

PLUMES-FLEURS, très variées,

étalé avec art, dans les vitrines et sur les comptoirs de ce magasin de modes. L'ancienneté de ce Salon et la longue expérience en modes de Mme Poitras, garantit d'avance, d'une satisfaction entière, sur chaque commande. Les dames ne doivent pas mauquer de visiter les nouveaux chapeaux, et le stock entièrement renouvellé du Salon de

Mme H. POITRAS

1980, RUE NOTRE - DAME MONTREAL

VICTOR ROY

ARCHITECTE No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Oui I qu'est-il devenu ce temps si plein de [charmes?]
Il s'est enfui, laissant dans mes yeux bien des Et dans mon cœur l'Entier! [larmes]

[larme

FUMEZ LE CIGARE DOCTO

R. COURTEAU & CIE..

210 - RUE CRAIG - 210

MONTREAL

ARCAND FRERES

Informent respectueusement leurs clients, et le public, que leurs achats d'auromne sont complétés, et que chaque département est assort de manière à satisfaire les plus d'fficiles. Leurs prix sont à la portée de toutes les bourses, et l'ancienneté de leur maison est une garantie que pleine et entière satisfaction est toujours donnée à l'acheteur. La clientele trouvera s'ritout les plus gran is avantages, dans l'achat des manteaux de Dames et habillements pour Messieurs, spécialités de cette maison.

111, RUE ST-LAURENT,

MONTREAL

MAGNIFIQUES CHEVELURES

DAMES:—Si vous désirez avoir une superbe chevelure, ou si vous voulez ramener vos cheveux à leur couleur naturelle, envoyez un timbre à William Jones, 30 Cornwall St., 30 et 32 Șteiner St., Toronto, Ont., pour le secret.

ROUSSEURS. TACHES. MAUVAIS TEINT

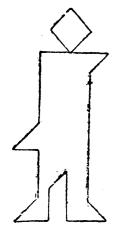
Enlevez-les dans peu de jours, envoyez un timbre pour détails à William Jones, 30 Corn-wall St., 30 et 32 Steiner St., Toronto, Ont.

FAVORIS, MOUSTACHES

Pour informations nécessaires pour les faire pousser en quelques semaines, envoyez un timbre à William Jones, 30 Cornwall St., 30 et 32 Steiner St., Toronto, Ont. (Dites que vous avez vu cette annonce dans le Monde Illustré.)

AMUSETTE GÉOMÉTRIQUE

Former à l'aide de deux grands triangles, d'un moyen triangle, de deux petits triangles, d'un carré et d'un rhomboide la figure du Polichinelle dont le contour est donné ci-des-



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les médecins ne sont point d'acord sur ce qu'est le choléra.

Liste des prix de I. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et Lagauchetière. Cabinet: \$1.50 la douzaine, Cartes de Visites: 75 centins la douzaine. Une visite est sollicitée.

DE RETOUR

Nous engageons les Dames à aller examiner les splendides marchaudises d'autonne, de la plus haute nouveauté pour costumes, aux Salons de Modes de Mile Champagne, No 752, rue Sainte-Catherine, entre les rues Berri et

rue Sainte-Catherine, entre les rues pern et Labelle.

Mile Champagne est de retour d'un voyage qu'elle vient de faire à New-York, où elle est allé choisir ses marchandises, qui sont toutes de dessins les plus nouveaux et les plus riches. L'on trouve toujours dans ses Salons les derniers patrons en articles de mode ; il y en a rour foulles goûte. pour tous les goûts.

ETONNANT

Tout le public est étonné de voir la grande réputation que le célèbre remède de J. B. Léduc, pour la coqueluche, a acquit, depuis son apparition à Montréal.

Voici la raison de ce grand étonnement:

Ledue, pour la coqueluche, a acquit, depuis son apparition à Montréal.

Voici la raison de ce grand étonnement:

"Dans le cours de deux moison a enregistré un très grand nombre de guérisons miraculeuses.—Citons, entr'autres: cent cinq enfants guéris de la coqueluche dans Montréal et ses environs; cent trente-quatre cas de bronchite: quarante-deux jeunes filles qui avaient eu la rougeole dans le jeune âge et dont les reliquats les entraînent à la consomption vers l'âge de 18 à 19 ans; quatre-vingt-trois cas de consomption en grande voie de guérison, dont plusieurs d'entre eux ont repris leurs travaux habituels; sept cas d'inflammation de poumons; quatre cas que l'on appelle dans les manufactures de tabac: "maladie de tabac," lesquels, ont repris leurs travaux après plusieurs mois arrêtés; et cinq cas d'asthme.

"Nous ne citons que les principaux cas."

De plus, toutes personnes qui ont fait l'acconstitute d'une habitaile d'une attraite d'une de la participat.

De plus, toutes personnes qui ont fait l'acquisition d'une bouteille d'une piastre en ont eté pleinement satisfaites.

En vente au No. 634 rue Saint-Laurent Montréal.

LA SEULE PLACE

Ou tout de monde veut aller mainte-tenant, c'est chez

M. A. RACICOT

NO 220, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL

No 220, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

Etant toujours sûre de pouvoir acheter là de ses Remèdes Sauvages l'atentés, lesquels guérissent, sans craindre aucun danger, toutes les maladies indistinctement, tels que : Dyspepsie, Bronchites, Maladies du Foie, Jaunisse, Constipation, Mal de tête, Névralgie, Diarrhée, Cholèras de toutes sortes guéris en moins de trois heures; Rhumatismes, Plaies, Ulcères, Mal de matrice (beau-mal), Maladies secrètes, Boutons, Démangeaisons, Rifle, etc. Dites-le à tous vos parents, voisins et amis, et tous seront satisfaits.

N. B.—Vous trouverez également les remèdes de M. A. Racicot à Sorel, chez madame Jos. St. Jacques, fils, ou chez M. George St. Jacques, 30, rue Cascades, St. Hyacinthe, P. Q., dans le bloc des Dlles Larivière.

FRANK LESLE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures, Prix d'abonnement : un an, \$4: six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place. New-York Etats-Unis.

DISSOLUTION DE SOCIETE

SYNDICAT CANADIEN, DUPUIS, DUPUIS & CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

Vente sans réserve de tout notre fond de marchandises, à grands sacrifices, d'ici au mois de janvier prochain

JOHNSTON'S FLUID BEEF."

JONAS'

ETABLIE EN 1870

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS. Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs. Moutarde Française, Glycerine, Gelatine, Collefortes. Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue, etc., etc

HENRIJONAS & Co

10-RUE DE BRESOLES-10

(BATISSES DES SŒURS)

MONTREAL

HENRI LARIN.

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT - LAURENT - 18 MONTFEAL

MACHINE A LAVER

"EAGLE"

Est reconnue supérieure à toutes autres, et ceux qui s'en servent la trouve indispensable)

Le linge se lave sans trouble et parfaitement net.

Elle ne détériore pas le linge et dure très longtemps.

DEPOT PRINCIPAL:

-847--RUE STE - CATHERINE

MONTREAL

On demande des Agents

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS, SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'a \$3.00. PULL OVER faits sur commandes à 24 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT, Gérant.

MEUBLES

En Vieux Chène.

MEUBLES DE TOUS GENRES.

Sets de Salons, de Chambres, &c. GRANDE VARIETE

ET A DES PRIX REDUITS.

Une visite à nos immenses entrepôts con-vaincra l'acheteur des avantages que nous offrons au public.

Wm. KING & Cie.,

652, RUE CRAIG. Montréal.

Demandez à voire épicier le savon de

Epargnez votre t votre argent en servant du sa de 5 cent e temps e t en vous tu savon cents

EN VENTE PARTOUT

Nous attirons spécialement l'attention du public sur la

PHARMACIE EDMOND LEONARD,

et nous avouous que nous ne saurions trop la recommander, surtout aux familles dont les besoins multiples nécessitent des prix bas. Cette pharmacie possède un assortiment des plus variés d'objets pharmaceutiques, et ses articles de trilette, tels que brosses, peignes, savons, parfums, poudre et eaux deutifrices, etc. sont à la portée de toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au No 1615, RUE NOTRE-DAME,

convainera l'acheteur des avantages qu'on y rouve.

LABBÉE & CIE,

Ferronneries, Peintures, Huiles, Vernis, Valsselles, Verreries, USTENSILES DE CUISINE, Etc.

No 587, RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

M. FORTIER

Fabrique de Cigares

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET"

LE CIGARE DU JOUR

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marcha ds de première classe. Essaye

FRANCŒUR&STE-MARIE Fabricants et importateurs de

CHAPEAUX ET FOURRURES

601, RUE SAINTE-CATHERINE

2me porte Est de la rue Amberst

SPÉCIALIÉ : FOURRURES FINES

HENRY SCHMITH,

168, RUE SAINT-DENIS

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

VETEMENTS D'AUTOMNE!

Nous voulons rappeler à nos clients et amis, que le temps froid va bientôt se faire sentir, et qu'il est nécessaire d'être préparés au changement. Evitez la presse en donnant de bonne heure vos vêtements à laver ou à teindre. Toutes étoffes légères ou fanées paraissent chaudes et confortables lorsqu'elles sont teintes en une bonne couleur foncée. Effets en tous geures pour ressigners et dances fets en tous genres pour messieurs et dames faits à la plus grande satisfaction. Médaille d'or pour la teinture

British American Dyeing Company.

Bureaux: 221, rue McGill; 2435, rue Notre-Damé; 693, rue Ste-Catherine.

DR JOS. G. A. GENDREAU, CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, den iste, autrefois de la rue Sainte Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bu-reau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voi-sine de chez M. le Dr Lachapelle).

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

LE MONDE ILLUSTRE est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprié-taires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 80 Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 23 octobre 1886

LES

QUATRIÈME PARTIE—(Suite)

E domestique s'éloigna et le capitaine resta seul debout au milieu du salon. Trois minutes s'écoulèrent à peine. Soudain il entendit un léger bruit. Une porte s'ouvrit et la princesse entre l'autre princesse e et la princesse entra. Leurs regards se croisèrent en même temps, faisant chacun un pas en arrière, deux cris retentirent:

La princesse terrifiée était devenue livide. Le premier moment de surprise passé, Georges reprit possession de lui même. Alors un pli profond se creusa sur son front assombri, ses yeux s'enflammèrent et, marchant vers elle:

-C'est vous, lui dit-il d'une voix frémissante, vous, Suzanne Vernier, qui vous faites appeler princesse Ramidoff?

—C'est mon nom, répon-dit-elle effarée, je suis la veuve du prince Ramidoff.

-Soit, mais vous êtes aussî Suzanne Vernier... Ah! ce n'est pas vous que je pensais trouver ici, maintenant ma mission devient facile.

-Votre mission, fit-elle, en le regardant avec anxiété.

-Ce que j'avais à dire à la princesse, je le dirai à Suzanne Vernier; ce que je venais demander à la princesse, je l'exigerai de Suzanne Vernier Vernier.

-Qu'avez-vous donc à me dire? Que voulez-vous donc

exiger de moi?

-J'ai à vous dire, répondit Georges d'une voix lente et grave, que vous ne pouvez pas être la femme de Maurice Vermont; j'exige que, volon-tairement, vous renonciez à lui.

Jamais! c'est impossible! s'écria t-elle, en se dressant presque menaçante en face de l'officier.

-Je le veux! répliqua-t-il

froidement. -C'est impossible, vous

dis-je! -La raison?

-Je l'aime! je l'aime! Georges haussa les épaules avec dédain.

-Vous mentez l riposta-t-il durement, en l'écrasant sous son regard.

-Non, je vous dis la vérité. Je vous pardonne vos paroles offensantes, à vous dont autrefois j'ai repoussé l'amour; mais, je vous le répète, j'aime Maurice Vermont, je l'aime de toutes les forces de mon âme, je vous le jure!

--Devant moi vos serments sont inutiles.

-Ah! vous pouvez me croire! s'écria-t elle visiblement émue, la princesse Ramidoss n'est plus ce qu'était Suzanne Vernier.

-Je le crois; mais elle est ce qu'a été Andréa la Charmeuse!

Ces paroles, qui résonnerent aux oreilles de la malheureuse comme un glas funèbre, la frappèrent au cœur. Elle croyait que Georges Raynal ignorait son passé. Il venait de lui arracher brutalement aux orentes de la talement cette illusion.

-Je sais qu'il y avait à Paris, il y a quelques années, une courtisane célèbre qu'on appelait An dréa la Charmeuse. A la princesse Ramidoff je dis: Celle qui a été Andréa la Charmeuse ne peut pas être la femme de Maurice Vermont.

Elle s'approcha de lui les mains jointes. Georges, implora-t-elle, pitié, grâce!

-Allons donc, fit il avec mépris, est-ce qu'on

peut avoir de la pitié pour vous?

-Ah! vous vous vengez! s'écria-t-elle avec force; c'est indigne!

-Vous croyez que je me venge, répliqua-t-il sèchement; eh bien, Suzanne, tout à l'heure vous connaîtrez ma vengeance et vous verrez si elle m'est personnelle. Vous prétendez que vous aimez Maurice Vermont; je vous dis, moi, que cela n'est pas vrai, que vous mentez!... Vous êtes aujourd'hui telle que vous étiez autrefois à Marangue: une fille ingrate et sans cœur, une sœur dénaturée! Vous n'avez pas aimé Gervaise, votre mère; vous

La princesse tombant aux genoux du jeune homme : "Vous me frappez sans pitié," lui dit-elle d'une voix palpitante et désolée.—(Page 105, col. 3).

n'avez pas aimé Georgette; vous n'avez rien aimé que vous-même! Et vous osez dire que vous aimez Maurice Vermont! Allons donc! vous l'aimez comme vous avez aimé Henri de Manoise et le marquis Maxime de Soubreuil, qui sont morts du fatal amour que vous leur avez inspiré, et probablement aussi le prince Ramidoff.

Mes paroles vous font trembler, je le vois; vous ne me croyiez pas si bien instruit, n'est ce pas? Vous ne vous attendiez pas à voir surgir tout à coup devant vous un vengeur, et il vous semble que c'est la voix d'un de ceux que vous avez tués qui sort de la tombe... Andréa la Charmeuse, vous ne vous trompez pas ; avant de se faire sauter la cervelle d'un double coup de pistolet, le marquis de Soubreuil a écrit votre histoire; comme vous le voyez, je la connais, et Maurice Vermont, qui rebouteuse des Huttes qui cachait sous ses hailn'a pas reconnu la terrible Andréa dans la prin- lons de misère les millions de Maurice Vermont.

-Quoi, vous savez?... s'écria t-elle avec épou- cesse Ramidoff, la connaît aussi... Vous êtes une femme fatale; malheur à qui vous aime! Mais vous avez fait assez de victimes; je sauverai Maurice, en lui arrachant du cœur son amour mortel!

En vérité, continua-t il d'un ton acerbe, il faut que vous soyez bien audacieuse pour avoir voulu vous faire épouser par Maurice. Oh! je comprends votre calcul; femme vénale, vous convoitiez ses millions !

La princesse poussa un cri déchirant. Puis, se tordant les bras avec désespoir, elle s'écria:

-Voilà le châtiment!

Et tombant aux genoux du jeune homme:

Vous me frappez sans pitié, lui dit elle d'une voix palpitante et désolée; mais quand vous aurez vu mon désespoir, quand vous me verrez souffrir, vous serez convaincu que j'aime Maurice, autant qu'il est possible à une femme d'aimer. Alors, monsieur Raynal, si cruel que vous puissiez être, vous regretterez d'avoir été aussi impitoyable!

En la voyant suppliante à ses pieds, la douleur peinte sur son visage et les yeux baignés de

larmes, Georges se sentit remué jusqu'au fond du cœur. Pendant un instant il la

regarda avec compassion. Puis d'une voix singulière ment adoucie:

-Si vous aimez réellement Maurice Vermont, lui dit-il, je vous plains, car vous êtes, en effet, digne de la plus grande pitié. Relevez-vous, Suzanne, ajouta-t il en lui pre-nant la main et en l'aidant à se remettre sur ses jambes; je vais maintenant vous parler sans colère.

La malheureuse était brisée, anéantie. Pour se tenir debout, elle fut forcée de s'appuyer contre une console.

-Oui, reprit Georges, si vous aimez Maurice, vous êtes digne de pitié. Ecoutez ce que je vais vous dire.

XXI

--Peu de temps après son arrivée à Paris, en 1869, Maurice rencontra une jeune fille de seize ans, aussi belle que vous, Suzanne, mais ayant sur vous cette supériorité qu'elle avait l'innocence, la naïveté, la candeur de l'enfant et qu'elle était chaste et pure.

La princesse poussa un profond soupir.

-Ils s'aimèrent, reprit le jeune homme, avec cette ardeur, cet abandon et cette confiance qui n'appartiennent qu'au premier amour. Ils étaient pauvres tous les deux et tous les deux orphelins; mais ils avaient la jeunesse, et l'espérance leur montrait l'avenir. Cet amour, cette douce union de deux cœurs, de deux âmes, qui semblait ne

devoir être brisée que par la mort de l'un, ne dura pas même une année. Ils furent brusquement séparés.

"Un jour, une femme vint trouver Maurice et lui dit: "Il y a dix-sept ans que je vous cherche; venez." Et elle l'emmena loinde Paris pour lui donner la fortune. Je ne votis dirai pas pourquoi, car je l'ignore encore en ce moment, pourquoi Maurice, devenu riche, parut avoir complètement oublié la jeune fille.

" Or, la femme, qui était venue chercher a Paris Maurice Vermont, et qui existe encore, se nomme Manette Biron.'

La princesse tressaillit et ses yeux étonnés se fixerent sur Georges.

—Oui, Manette Biron, continua-t-il, la pauvre

" Je connaissais déjà Maurice, alors, et déjà nous étions amis; nous nous étions rencontrés devant le cadavre du marquis de Soubreuil, qui venait de se tuer dans une clairière du bois de Vincennes. Je le revis à son château de Salerne, où se resserrèrent encore les liens de notre amitié.

" Je laisse Maurice, qui vient de passer subite ment de la misère à la fortune, s'habituer à l'opulence, pour vous parler de la jeune fille. Elle aime toujours Maurice; mais elle croit qu'il est mort, et elle garde pieusement son souvenir dans son cœur. Elle travaille pour vivre. Mais sa situation va devenir difficile et malheureuse. Heureusement, un brave et honnête homme, un autre ami de Maurice, lui viendra en aide et veillera sur elle.'

Une émotion extraordinaire s'était emparée de la jeune femme ; elle écoutait Georges Raynal avec une agitation croissante.

Or, hier matin, poursuivit le capitaine, Jacques Sarrue et la jeune fille sont aussi allés voir madame Bertin. Si vous étiez restés un quart d'heure de plus chez elle, ils vous y auraient trouvés, car c'est à Boulogne même qu'ils vous ont rencontrés, comme vous reveniez à Paris.

La jeune fille a reconnu Maurice. Hier soir, j'ai vu Jacques Sarrue ; c'est moi qui lui ai appris que Maurice était revenu à Paris et qu'il allait épouser prochainement la princesse Ramidoff Ce matin. Jacques Sarrue est venu trouver Maurice, il a plaidé, sans succès, je l'avoue, la cause de la jeune fille. Et moi, j'étais venu ici pour plaider également cette cause auprès de la princesse Ramidoff. Mais ma plaidoirie est inutile, la cause est gagnée d'avance.

La princesse fit entendre un sourd gémissement et baissa la tête.

-Malgré sa conclusion, reprit Georges, le récit que je viens de vous faire a dû vous intéresser. Pourtant, ce qu'il me reste à vous dire vous intéressera, je crois, davantage encore.

" La jeune fille dont il s'agit, Suzanne, n'est pas de Paris: elle est née comme vous et moi dans un Un jour elle surprit une conversation et elle apprit que sa sœur qui s'était noyée, lui avaiton dit, existait et habitait à Paris.

-Mon Dieu! mon Dieu! gémit la jeune femme en se redressant brusquement.

-Ne prenant conseil que de son cœur, continua Georges, la pauvre petite, qui pleurait sa sœur depuis six ans, attendit la nuit, et sans qu'on ait pu soupçonner son projet, elle s'enfuit de la ferme, où tout le monde la chérissait.

-Georgette! Georgette! exclama la princesse d'une voix étranglée.

Et elle éclata en sanglots déchirants.

-Et elle arriva à Paris, où sa sœur n'était plus, oursuivit le jeune homme, et courut à l'hôtel de Manoise. Le baron mort, Jeanne de Manoise aussi, et la vieille baronne étant allée cacher son désespoir dans un château de province, l'hôtel était desert. Elle n'y trouva que le portier et sa femme, qui lui jeterent au visage, comme une insulte, le nom exécré d'Andréa la Charmeuse!

La princesse poussa un cri affreux, qui sortit comme un râle de sa gorge serrée.

-Chassée brutalement de l'hôtel de Manoise, reprit Georges, la pauvre enfant désolée, désespérée, errait à travers les rues de Paris, lorsque la Providence plaça Jacques Sarrue sur son chemin. Vous savez le reste, Suzanne; je n'ai qu'une seule chose à ajouter : si, hier soir, ne sachant pas l'emploi qu'il en voulait faire, je n'avais pas donné un peu d'argent à Jacques Sarrue, aujourd'hui votre sœur n'aurait pas de pain à manger.

-Ah! le ciel et la terre m'ont maudite! exclama la princesse.

Elle s'élança vers le jeune homme et, lui saisissant le bras:

-Georges, dit-elle d'une voix haletante, vous savez où est Georgette; dites moi où je trouverai ma sœur.

Le capitaine se souvint aussitôt qu'il avait mis dans sa poche l'adresse de Georgette écrite par Sarrue. Il donna le papier à la princesse en disant :

-C'est l'adresse de votre sœur.

Elle l'ouvrit d'une main fiévreuse, et après avoir lu: "23, rue Galande," elle la glissa dans son corsage. Puis, jetant sa main sur un cordon de soie, elle fit sonner un timbre.

Presque aussitôt Louise parut sur le seuil du

-Vite, vite, mon châle, mon chapeau, lui dit la princesse...

-Madame la princesse va sortir; dois-je donner l'ordre au cocher de préparer sa voiture

-Non, ce serait trop long, je prendrai une voiture de place.

La femme de chambre traversa le boudoir et entra dans la chambre de sa maîtresse.

-Vous allez voir votre sœur, c'est bien, dit

Je vais la consoler et, si elle pleure, sécher ses larmes sous mes baisers!

Elle se rapprocha du jeune homme.

-Tout à l'heure, reprit-elle, vous aviez raison quand vous avez dit que la cause de ma sœur était gagnée..... Maintenant le bonheur doit être pour elle, la douleur, le desespoir pour moi!

-Puis je vous demander ce que vous comptez

—Je n'en sais rien encore, mais je disparaîtrai et m'en irai où me poussera la fatalité, assez loin pour qu'on n'entende plus parler de moi. Monsieur Raynal, quand dans quelques jours je quitterai Paris, j'aurai déjà suffisamment soussert pour avoir droit à votre pardon et au pardon des autres.

-- Du moment que vous renoncez à Maurice et que vous allez embrasser votre sœur, répondit Georges d'une voix vibrante, je n'attends pas l'expiation; je vous pardonne, Suzanne.

-Merci, merci! dit elle d'une voix oppressée; vous me rendrez plus forte pour le sacrifice !

La femme de chambre reparut.

La princesse se coiffa elle-même, et Louise, devenue subitement inquiète et tremblante, lui mit un cachemire sur les épaules.

La jeune femme et le jeune homme sortirent en même temps de l'hôtel. Et pendant que la prin cesse se dirigeait rapidement vers l'avenue des Champs-Elysées pour y prendre une voiture de place, Georges Raynal s'empressait de rentrer à l'hôtel Vermont.

Il retrouva Manette et Maurice dans le cabinet. Voyant l'agitation et la douleur sombre du jeune homme, la bonne Manette ne s'était pas éloignée de lui. Demandant à son cœur de lui dicter des paroles éloquentes et persuasives, elle lui parlait avec tendresse, comme à un enfant qu'on veut consoler.

Il l'écoutait, les yeux mornes, la poitrine oppressée, ayant toujours le même trouble dans l'esprit, incapable de prendre une résolution, sans force pour agir. Les révélations de Jacques Sarrue semblaient l'avoir foudroyé.

Manette fit trois pas vers Georges, et, lui montrant Maurice, elle secoua tristement la tête.

-Eh bien? interrogea le capitaine.

-Depuis que tu nous a quittés, le voilà, le malheureux enfant; il n'a pas prononcé une parole; on dirait qu'il n'a plus de pensée. Je fais d'inutiles efforts pour le tirer de sa torpeur.

-J'espère d'être plus heureux que vous, dit Georges.

Hélas! soupira Manette, la blessure qu'il a au cœur est profonde.

—Oui, mais j'apporte un baume pour la guérir, répondit le capitaine en souriant.

Il s'approcha de Maurice, et, le secouant doucement :

-Allons, Maurice, dit-il, allons, reveille-toi! Le jeune homme tressaillit, puis arrêtant sur Georges ses yeux sans éclat :

Que me veux-tu? demanda-t-il.

-Te guérir, morbleu !... Assez d'affaissement, je veux que tu redeviennes un homme. Debout, Maurice, debout!

Le jeune homme, subissant la volonté de Georges, se dressa comme un automate.

-Maintenant, écoute et réponds, reprit le capitaine. Voudrais tu me dire ce que tu as fait du manuscrit du marquis de Soubreuil?

-Le manuscrit du marquis de Soubreuil?

-Oui. Où est il ?

Maurice tendit sa main vers sa bibliothèque et répondit :

-Là, dans un tiroir.

-Eh bien, Maurice, il faut le relire. Tu souffres, mon pauvres ami; cette lecture éclairera ta pensée et te donnera l'apaisement.

—Je ne comprends pas, Georges ; que veux-tu dire ?

-Maurice, il y a quelques années, il existait à Paris une femme dont le regard brûlait comme la flamme, dont le sourire rendait fou; une femme dont la voix pénétrait au cœur comme un poison; son nom seul nous faisait frissonner; on l'appelait Andréa la Charmeuse.

-Pourquoi me parles-tu de eette femme?

-- Tu ne comprends donc pas encore? -Non

-Eh bien, Maurice, comme le baron Henri de Manoise et le marquis Maxime de Soubreuil, tu as été charmé. Ce que tu éprouves n'est pas de l'amour, c'est une ivresse perfide, malheureux; ton cœur est pris de vertige !

-Assez, Georges, arrête toi, je ne te permets pas d'établir une comparaison entre la princesse

Ramidoff et..

Pourquoi n'achèves-tu pas? Maurice, je n'ai pas de comparaison à établir, en effet; mais je dois te dire qu'Andréa la Charmeuse est revenue à Paris; elle se nomme maintenant princesse Ramidoff.

-Georges, que dis-tu ?... exclama Maurice. -La vérité!

Maurice poussa un cri rauque et retomba sur on siège en murmurant :

-Andréa la Charmeuse!

Et il resta immobile, les yeux démesurément ouverts fixés à ses pieds.

Manette dit à Georges: Tu viens de chez elle, tu l'as reconnue?

—Oui, j'ai reconnu Suzanne Vernier.

—Que lui as-tu dit?

—Qu'elle devait renoncer à Maurice.

--Alors?

—Dans quelques jours elle aura quitté Paris. -Oh! la malheureuse, la malheureuse! gémit Manette. Lui as-tu parlé de sa sœur? reprit-elle.

—Oui.

-Son cœur s'est-il ému?

—Manette, Suzanne se repent et regrette déjà amèrement son passé. En apprenant ce que sa sœur, la pauvre Georgette, a souffert et souffre encore, elle a pleuré...

Au nom de Georgette, Maurice, qui écoutait, se dressa sur ses jambes comme poussé par un

ressort.

-Alors, continua Georges, je me suis ému à mon tour ; je me suis rappelé combien je l'avais aimée et j'ai eu pitié de la malheureuse : je ne voyais plus en elle ni Andréa la Charmeuse, ni la princesse Ramidoff, j'ai dit à Suzanne Vernier: Je vous pardonne!

-C'est bien, Georges, dit Manette; c'est d'abord auprès de ceux qu'elle a fait souffrir que la femme repentie doit trouver miséricorde.

Manette se retourna. Maurice était près d'elle. Il essuyait ses yeux pleins de larmes.

As-tu entendu ce que nous venons de dire? lui demanda t-elle.

-Oui, répondit-il, j'ai entendu et j'ai compris. Aussitôt, s'élançant vers la porte du cabinet, il l'ouvrit brusquement et appela: -Joseph ! Joseph!

Le valet de chambre accourut.

-Faites atteler immédiatement, lui ordonna Maurice.

Manette et Georges échangèrent un regard de surprise.

-Maurice, où veux-tu donc aller? demanda le capitaine.

-Vous venez tous deux avec moi, répondit-il; nous allons consoler Georgette.

Manette ne put retenir un cri de joie.

Georges saisit une des mains de Maurice et la serra silencieusement.

Le front rayonnant, regardant le ciel, Manette disait tout bas:

-Dieu est grand et toujours juste; il punit les méchants et récompense les bons. Georgette ser2 heureuse et Maurice est sauvé!

XXII

Au moment où Ripart affolé passait devant la loge, courant chercher un médecin, nous avons dit qu'une jeune femme demandait aux concierges de lui indiquer à quel étage demeurait mademoiselle Georgette.

Cette jeune femme était la princesse Ramidoff. La concierge lui répondit :

-Mademoiselie Georgette est au quatrième, la

porte à gauche.

La princesse remercia d'un mouvement de tête et s'élança dans l'escalier, qu'elle monta rapidement. Son cœur battait très fort. Sur le palier du quatrième étage, elle s'arrêta un instant pour reprendre haleine et se rendre maîtresse de son émotion avant de pénétrer dans cette chambre où elle allait trouver sa malheureuse sœur, encore une de ses victimes.

Elle vit la porte entr'ouverte. Elle avança la tête et regarda. Elle ne vit que la table au milieu de la chambre, et plus loin, dans le fond, la commode. Elle ne pouvait apercevoir le lit, placé dans un angle, en face de la fenêtre. Elle pensa que Georgette n'était pas chez elle et que, ayant laissé sa porte ouverte, elle allait revenir.

-Elle est probablement entrée chez une voisine,

se dit-elle.

Alors elle se décida à pousser la porte douce ment et à entrer dans la chambre. Aussitôt ses yeux tombèrent sur le lit et sur le corps de Georgette étendu sans mouvement. Bien qu'elle n'eût pas vu sa sœur depuis près de dix années, malgré la pâleur mate de son visage pleinement éclairé, elle la reconnut.

D'abord, elle crut qu'elle dormait. Sans bruit, marchant sur la pointe des pieds, elle s'avança jusque près du lit. Les yeux voilés de larmes, elle examina ce jeune et beau visage qui conservait l'empreinte de la douleur et du désespoir. Un sanglot sortit de sa poitrine. Elle se pencha prête à lui mettre un baiser sur le front.

Mais soudain, s'apercevant que la jeune fille ne respirait plus, elle se redressa avec terreur. Elle lui prit la main, une main glacée, dont les doigts crispés serraient toujours la fiole de poison. contact du froid fit passer un frisson dans tous les membres de la princesse. Cependant, elle ne lâcha point la main qu'elle venait de prendre, elle avait remarqué qu'elle tenait un petit flacon.

Un doute horrible traversa sa pensée comme un

éclair, et elle poussa un cri rauque, affreux.

Fiévreusement agitée, presque folle, elle parvint à desserrer les doigts de Georgette et elle s'empara du flacon. Il contenait encore a peu près la moitié du liquide. Elle devina que c'était du poison.

-Morte, morte! prononça t-elle d'une voix creuse. Ah! misérable! j'ai tué ma sœur!

Elle se redressa livide, les traits contractés, des lueurs étranges dans le regard, et regarda autour d'elle avec épouvante, en tournant sur elle-même.

-Morte, reprit-elle sourdement, ma sœur est morte, ma sœur s'est empoisonnée!..... Et moi je vis, continua-t-elle avec une énergie farouche; moi, dont la vie est maudite! moi, la femme autrefois sans cœur! moi, qui l'ai cruellement abandonnée et qui me suis élevée en marchant sur des cadavres!

Au souvenir de ses victimes, elle sut prise d'un tremblement convulsif.

-Ah! s'écria-t-elle, Dieu n'est pas juste!

Le regard sombre, les yeux secs, elle resta un instant immobile devant Georgette.

Sa poitrine se soulevait violemment, pendant que des spasmes nerveux faisaient frissonner sa chair et agitaient ses membres.

Tout à coup son front parut s'illuminer; des éclairs jaillirent de ses yeux ; sa physionomie prit une expression indéfinissable. C'était un mélange d'orgueil, de fierté, d'audace, de mépris et de

dédain. Andréa la Charmeuse reparaissait tout entière. —Non, non, dit-elle d'une voix rauque, sac-cadée, la mort ne m'épouvante point, je ne serai pas lâche devant elle !... Pauvre Georgette! elle n'avait fait aucun mal, elle ne demandait qu'un peu de bonheur, et il lui a été refusé; elle était douce, bonne, aimante.... Elle était innocente, et pourtant la voilà glacée.... Pauvre Georgette!... Elle était belle, elle n'avait pas encore vingt ans, et la voilà morte, morte parce qu'elle a aimé! Pardon, ma mère, pardon; vous m'aviez ordonné de veiller sur elle, de la protéger, de l'aimer ; je n'ai pas obéi, pardon, pardon!

Elle resta encore un moment silencieuse. Puis, rejetant brusquement sa tête en arrière et chan-

geant de ton:

-Ma sœur! s'écria-t-elle, si je t'ai abandonnée dans la vie, je te suivrai dans la mort !... Les malheureuses victimes d'Andréa la Charmeuse von t être vengées!...

Elle mit le petit flacon entre ses lèvres et en vida le contenu d'un seul trait.

- Maintenant, murmura-t elle, la mort peut venir me prendre à mon tour, je l'attends.

Et elle lança au milieu de la chambre le flacon

qui vola en éclats. Lentement elle se rapprocha du lit. Elle prit la

tête de Georgette dans ses mains, la souleva légèrement, et, avec une sorte de fureur, couvrit de baisers son front, sa bouche et ses yeux.

Soudain, il lui sembla que Georgette se ranimait sous la chaleur de ses baisers; elle vit qu'un peu de rose revenait à ses lèvres et estompait ses joues. Elle l'embrassa de nouveau; elle sentit qu'elle était moins froide. Mais n'était-ce pas déjà la mort qui, la glaçant elle-même, neutralisait ainsi l'effet du froid? Elle lui mit la main sur le cœur; elle crut le sentir battre doucement. Elle approcha sa joue de la bouche de Georgette, un souffle léger l'effleura. Mais tout cela ne pouvait être qu'une illusion.

Frémissante, la prunelle dilatée, courbée sur sa sœur, ses deux mains appuyées sur le lit, elle attendit pleine d'anxiété.

Au bout d'un instant Georgette fit un mouvement.

-Ah! je ne doute plus, s'ecria la princesse, elle vit encore! Mon Dieu, ajouta telle, faites qu'elle me voie, qu'elle me reconnaisse!

Aussitôt, Georgette poussa un soupir, puis tout son corps tressaillit; ses bras se soulevèrent, elle les ramena sur sa poitrine et ses yeux s'entr'ouvri-

-Ma sœur, ma sœur! s'écria la princesse.

Et l'entourant de ses bras, en l'appuyant contre elle, elle parvint à la tenir assise sur le lit.

D'abord, Georgette regarda autour d'elle avec étonnement, comme si elle cherchait à reconnaître le lieu où elle se trouvait; ses yeux s'ouvrirent davantage; ils se fixèrent enfin sur la princesse et elle la reconnut.

-Suzanne! exclama-t elle.

La princesse voulut parler; des sanglots lui couperent la voix. Mais elle tenait sa sœur dans ses bras et elle la pressait fièvreusement contre son cœur. Elles s'embrassaient avec transport, avec ivresse. A son tour Georgette éclata en sanglots. Avec la pensée, le souvenir lui revenait.

Quelques minutes s'écoulèrent. Ce fut Georgette qui parla la première.

-C'est toi, c'est bien toi? dit elle d'une voix faible; enfin, je te revois, je t'embrasse...... Tu m'aimes encore, n'est-ce pas? Ah! si tu savais, si tu savais... Mais, non, tu ne dois pas savoir... Tu ne m'as pas tout à fait abandonnée, puisque te voilà. Ah! cela me fait du bien de te voir, de t'embrasser, de me sentir dans tes bras, contre ton cœur. Il me semble que je ne suis plus aussi malheureuse. Suzanne, comment se fait-il que tu sois

-Je n'ai rien à te dire, rien à t'expliquer, répondit la princesse. Pourquoi perdre du temps en paroles inutiles, quand il nous en reste si peu pour nous aimer? Restons comme nous sommes en ce moment : toi dans mes bras, moi dans les tiens... Georgette, ma chère Georgette, oublions le malheur, les rêves, les joies du monde; oublions tout. Je ne veux plus penser qu'à Dieu, qui pardonne, au moment de mourir.

-Mourir! tu veux mourir? s'écria Georgette avec effroi.

-Oui, pour ne plus me séparer de toi.

Suzanne, quelle est donc ta pensée ? Je ne te comprends pas.

-C'est vrai, tu ne peux pas comprendre. bien, écoute : quand je suis entrée ici tout à l'heure, t'apportant des paroles d'espoir, tu étais étendue sans mouvement, et déjà pâle et froide comme un cadavre. Tu tenais encore dans ta main un petit flacon.

Ah! le poison, le poison! exclama Georgette. —Oui, reprit la princesse; je devinai que le flacon contenait du poison; je te l'arrachai de la main ; il n'était qu'à moitié vide.

-Tu as brisé le flacon, n'est-ce pas? tu l'as brisé?

--Oui.

-Ah! je respire, fit Georgette.

- J'ai brisé le flacon en le jetant sur le carreau, reprit la princesse; mais auparavant, pour mourir avec toi, j'avais bu le reste du poison.

—Malheureuse! s'écria Georgette épouvantée,

tu t'es empoisonnée !...

-Comme toi, je ne voulais plus de la vie; comme toi, je me suis empoisonnée.

Georgette poussa un cri terrible et, s'élançant à bas du lit, folle de douleur et de désespoir, elle se mit à crier:

-Au secours, au secours!

Puis, revenant à sa sœur et lui jetant ses bras autour du cou:

-Mon Dieu, mon Dieu, dit-elle en sanglotant, qu'as-tu fait? Tu voulais mourir avec moi... Ah! malheureuse, mais je n'ai pas bu le poison, moi !... Au moment où je le portais à ma bouche, j'ai pensé à Dieu... Alors, j'ai senti que tout se déchirait en moi; mon cœur a cessé de battre, la respiration m'a manqué, la nuit s'est faite autour de moi... Après, je ne me rappelle plus rien. Tiens, tiens, regarde, c'est là, sur le drap du lit, que le poison a coulé. Ah! pourquoi la fiole ne s'est-elle pas entièrement vidée?

"Suzanne, pourquoi me regardes-tu ainsi? pourquoi restes tu silencieuse? Je t'en supplie, parle-

moi! Oh! ton regard me fait peur!'

La princesse écoutait la voix de sa sœur ; mais sa tête s'était subitement appesantie, et un bourdonnement dans ses oreilles, semblable à un bruit de cloches, l'empêchait de saisir les paroles. Ses yeux agrandis brillaient d'un étrange éclat et avaient pris une fixité effrayante.

-Ah! c'est le poison! exclama Georgette. Mon Dieu, reprit-elle en se redressant éperdue,

mais j'ai appelé pourtant, et personne, personne ne vient!

D'un bond elle s'élança vers la porte, en criant de nouveau :

-Au secours! au secours!

Presque aussitôt Ripart et le concierge, tout essoufflés, entrèrent dans la chambre.

Ils poussèrent un cri de surprise et de joie en voyant Georgette debout.

-Enfin, dit elle, vous m'avez entendue!

Et, leur montrant la princesse:

-C'est ma sœur, ajouta t elle ; elle vient de boire du poison! Monsieur Ripart, vite, courez chercher un mèdecin!

-Le médecin va venir, mademoiselle Georgette, répondit Ripart; j'étais allé le chercher pour vous ; je vous ai crue morte.

-Hélas! ma sœur l'a cru aussi, et c'est-elle, la

malheureuse, qui a bu le poison!

Et laissant les deux hommes ahuris, consternés. elle se précipita sur la princesse, en proie au plus violent désespoir. Celle ci la repoussa doucement, se dressa sur ses jambes et fit quelques pas dans la chambre. A chaque instant, elle était prise d'un tressaillement convulsif. Sa poitrine se soulevait violemment; on voyait ses traits se contracter, ses bras se raidir et se tordre, et, sous son vêtement, on devinait les palpitations de la ehair. Ses grands yeux bleus, à la pupille dilaté, étaient comme un foyer d'étincelles.

Son chapeau et son ehâle étaient tombés sur le lit; ses magnifiques cheveux dénoués flottaient épars sur ses épaules avec des ondulations capri-

cieuses.

XXIII

La princesse s'était arrêtée au milieu de la chambre. Soudain, elle se courba, en allongeant le cou, et parut tendre l'oreille comme si elle écoutait un bruit lointain.

Elle eut un nouveau tressaillement, plus violent encore que les autres, et se redressa en arrière, elle

recula jusqu'au fond de la chambre.

-Chut, fit elle, écoute ; je les entends, ils viennent... Il sont loin, bien loin, mais comme ils courent! Quel bruit! on croirait entendre la foudre. Ils vont passer. Non, non, ils viennent ici, ils vont entrer, ferme la porte. Trop tard, ils entrent, les voilà! ah!

Et étendant le bras vers un point de la chambre

où ses yeux restèrent fixés:

-Là, là, reprit elle, les vois-tu? Je les reconnais, ce sont eux: Henri de Manoise, Maxime de Soubreuil; elle aussi, la belle Jeanne, plus blanche

que son linceul... comme elle pleure, mon Dieu, comme elle pleure !... Eh bien, oui, c'est moi Andréa, Andréa la Charmeuse, que me voulezvous? Regarde, là, au cœur, un trou... le sang coule... Ah! ils sont rouges?... C'est moi, c'est moi qui les ai tués! Ils me maudissent, ils me maudissent. menacent, leurs regards me brûlent. Jeanne de Manoise, emmenez-les; grâce, je vous demande grâce!...

" Ah! elle pleure toujours, elle ne m'entend pas! Mais les morts peuvent donc sortir de la tombe?...

Spectres, laissez-moi, j'ai peur, j'ai peur!

"Un nuage les enveloppe, ils s'effacent... Le vent souffle, ils sont partis... Non, encore un... Ma mère, c'est ma mère! Son regard terrible me fait frissonner, sa voix sévère me crie: — "Qu'as-tu fait de Georgette, malheureuse? qu'as-tu fait de ta petite sœur? '' C'est vrai, j'ai abandonné ma sœur, je suis une misérable? Ma mère, ma mère, pardonnez-moi!"

Elle avait joint ses mains et pris une attitude

suppliante.

Après un court silence elle continua:

-Non, elle me repousse... Elle parle encore. Que dit-elle?... Fille indigne, malheur à toi! Pas de pitié... sois maudite!..

Elle poussa un cri horrible et sa tête tomba sur sa poitrine haletante, comme si elle eût été écrasée sous le poids d'une malédiction réelle.

Georgette accablée, les jambes fléchissantes, s'était appuyée contre un meuble.

-Oh! ma sœur, ma pauvre sœur! dit-elle d'une voix plaintive.

A ce moment, des pas résonnèrent dans l'escalier.

Ah! voici le médecin! s'écria Ge orgette, qui bondit vers la porte.

Un homme entra. C'était Jacques Sarrue.

La jeune fille resta immobile devant lui.

—Que se passe-t-il donc? demanda Sarrue, quelle est cette femme?

Georgette répondit :

-Cette femme est la princesse Ramidoff, c'est ma sœur!

Le poète n'eut pas le temps d'adresser une nouvelle question.

Après s'être avancée lentement, la princesse venait de s'arrêter à quelques pas d'eux, redressant sa taille majestueuse, le regard flamboyant. Son front superbe s'était irradié. Une fois encore sa physionomie avait changé d'expression. Elle était resplendissante. Jamais peut-être sa merveilleuse beauté n'avait eu autant d'éclat, un pareil rayonnement.

Alors, prenant une pose pleine de majesté:

-Je suis belle, la plus belle, dit elle d'une voix claire et vibrante; je vous reçois tous dans mon palais éblouissant de lumière et vous allez vous asseoir à un festin splendide. Vous admirez mon riche vêtement de soie semé d'étoiles d'or et sur mon front mon diademe de pierres précieuses, qui bril lent comme des soleils. Vous respirez les parfums exquis de toutes ces fleurs qui pleuvent autour de moi et jonchent les tapis moelleux. A vous ces fleurs, je vous les donne, faites en des bouquets. Ecoutez: entendez vous ces voix mélodieuses, et les sons harmonieux des instruments qui accompagnent leurs chants joyeux? C'est pour moi cette musique délicieuse; c'est pour charmer mon oreille, cette belle symphonie. Les chants ont cessé, les instruments se taisent. Silence, silence, écoutez encore. Entendez-vous ces milliers de voix qui crient : Vive la reine ! vive la reine !.... Les hommes et les femmes s'inclinent devant moi pour saluer ma royauté. Ah! je suis reine! je suis reine!...

Pendant un instant, elle promena autour d'elle son regard où éclataient la joie et l'orgueil du triomphe.

Mais son front s'assombrit subitement; la lumière de son regard s'éteignit; l'effroi était peint sur son visage. Elle reprit d'une voix sourde et agitée :

-Un gros nuage noir passe dans le ciel, le jour disparaît; je suis dans les ténèbres. Ah! un

Et, mettant ses deux mains sur ses yeux :

-Dieu! s'écria-t-elle en sursautant, quel épouvantable coup de tonnerre!

Puis, regardant autour d'elle avec effarement :

—Où donc est mon palais? Où donc est ma

couronne? Plus rien, tout a disparu !... Où suisje? où suis-je?... Au milieu d'un immense désert, seule... Toujours les ténèbres m'environnent. Je cherche le jour, où est la lumière? Non, non, je ne veux pas rester dans la nuit !.... Pas de route, pas de sentier. Où aller? Je ne sais de quel côté diriger mes pas... Je veux marcher, pourtant. Non, je ne peux pas; mes pieds sont attachés au sol. A moi, a moi !...

Maintenant un tremblement affreux la secouait avec une extrême violence.

(La fin au prochain numéro)

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons la semaine prochaine la publication d'un grand roman,

JEAN - JEUDI

qui sera vivement apprécié. C'est une œuvre qui est à la fois une étude des plus soignées des mœurs actuels et un drame très saisissant, qui donnera à nos lecteurs de grandes et vives émotions.

Allez chez COUTLÉE & CIE, pour acheter une machine à coudre Raymond, garantie pour 10 ans.

Si vous désirez changer ou acheter pianos ou orgues de pre-mière classe garantis pour 6 ans, allez chez COUTLEE & CIE.

Si vous voulez que votre machine à coudre soit légère, envoyez-là chez COUTLÉE & CIE, ou toutes espèces de réparations sont faites promptement et à bon marché. N'oubliez pas l'adresse, 80 rue Saint-Laurent, Montréal.



SALON DE MODES

DE

MADAME J. E. VAINE,

1931 RUE NOTRE-DAME

Deuxième ouverture de Modes d'Automne à ce magnifique Salon. Le public est cordialement invité à venir visiter le bel assortiment de chapeaux, plumes, fleurs et garnitures de chapeaux de tous genres. Haut goût, exécution prompte de toute commande et satisfaction générale.

Mile Louise Jolivette, aussi de New-York, et autrefois de la maison N. E. Hamilde la maison N. E. Hanni-ton, est spécialement chargée de la chapellerie. Coupe du plus haut goût et confection supérieure de

manteaux, etc.

N'oublicz pas de visiter

avant de commander ailleurs

CHESTER'S CURE!



L'Asthme Bronchites Toux Rhumes Catharre

Enrouements Etc. etc. LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien.

Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix.

W. E. CHESTER, 48I—Rue Lagauchetière, Montréal,

ACADEMIE DE MUSIQUE

HENRY THOMAS

Locataire-Géran

Commençant LUNDI SOIR, 18 octobre

REPRÉSENTATIONS D'ADIEU DE LA CÉLÈBRE ACTRICE

RH

Supportée par M. ARTHUR FOREST et une excellente compagnie, dans le brillant répertoire suivant : Lundi, "A Dangerous Game."—Mardi, "Pygmalion et Galatea," et une récitation en français par Mlle Rhéa.—Mercredi, "The Romance of a Poor Young Man."—Jeudi, "The Widow."—Vendredi, "A Dangerous Game."—Samedi, matinée, "Romance of a Poor Young Man."—Samedi soir, "The Country Girl."

La vente des sièges est commencée depuis ce matin ches

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS · · · Propriétaires-Gérants

POUR UNE SEMAINE COMMENCANT LUNDI, 18 OCTOBRE

Grande production par la troupe de King Hdlef & Harrison de

YOUTH!-

Avec ses décors et effets de scènes magnifiques. Scène de l'embrquement. Départ d'un grand navire chargé de soldats. Panorama de la Tamise. Tableaux vivants. Terrible scène de bataille. 150 personnes sur la scène. Nouveaux costumes et nouveaux décors pour cette représentation.

PRIX POPULAIRES : 10, 20 ET 30 cents.



Les porcelaines de L. DENEAU.

La faience de

L. DENEAU.

La Poterie de

L. DENEAU.

La Verrerie de

L. DENEAU.

MAISON

L DENEAU

2023, NOTRE-DAME

L'Argenterie de L. DENEAU

MONTRÉAL

La Coutellerie de

L. DENEAU.

Les Lampes et Candélabres de

L. DENEAU

sont supérieures à ce que nous avons vu sur le marché, et vu que M. DENEAU est le représentant direct des produits des manufactures, il peut vendre à des prix défiant toute concurrence.

CHAUSSURES! CHAUSSURES!!

Chaussures de tous genres, haute nouveauté et communes, confection supérieure à des prix extraordinairement bas.

Chaussures pour dames et enfants une spécialité.

Chaussures à ordre exécutées promptement par des mains habiles; prix défiant toute concurrence.

Claques à 5 cents de bénéfice par paire. Une visite convaincra l'acheteur des avantages qu'offre en ce moment la

MAISON N. GAGNON,

895, rue Sainte-Catherine, Montréal

THES NOUVEAUX

-VENANT D'ARRIVER-Depuis 25 cents la livre en montant

Aussi un assortment considérable de présents nouveaux en vaisselle et verrerie

Ca fés depuis 25 cents la livre en montant THE LIOUOR TEA COMPANY GEO. BRISTOL, 177, Rue St-Laurent